



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
VB et XA, B, C.

Rédaction et Administration :
46, rue de Londres, 75008 Paris

Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)

Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.



Assemblée annuelle du 29 mars 1990 à Vincennes

Rapport moral et d'activité

Mesdames,

Chers Camarades,

Cette année est encore une année d'anniversaires, l'histoire fait un retour en force, mais nous ne prêtons attention qu'à ce qui concerne directement notre association d'anciens combattants prisonniers de guerre : le 50^e anniversaire des combats de 1940 et le 45^e de notre retour de captivité. Le Lien essaiera, avec le concours toujours souhaité de ses lecteurs, de faire écho le plus largement possible à ces deux événements qui ont tant marqué notre vie. D'aucuns peuvent être étonnés de cette insistance, mais nous pensons que l'occasion est bonne à saisir — nous n'en aurons pas une autre de sitôt — et qu'il importe de redécouvrir, ou de... découvrir des lieux de mémoire et des faits souvent ignorés de l'opinion, ou maltraités par elle pour de nombreuses raisons que nous n'énumérerons pas aujourd'hui ici. La collection du journal en recèle pour sa modeste part de remarquables et de décisives... Un de nos amis, « étranger » à l'organisation mais professionnellement compétent, nous disait, il y a peu : « ...il est incontestable que votre journal deviendra pour les historiens du futur une source documentaire de premier ordre pour évoquer les combats de 1940 et la vie des prisonniers français en Allemagne ».

Le programme annoncé des manifestations officielles a retenu notre attention mais, chat échaudé craint l'eau froide, nous jugerons sur pièces... Si le 18 juin prochain doit voir la commémoration de l'Appel si peu entendu alors du Général de Gaulle, nous n'oublierions pas, nous, que ce jour-là aussi « l'armée française engage sa dernière bataille frontale sur la Meuse et le canal de la Marne au Rhin, bataille qui coûtera plus d'un millier de morts DANS LA JOURNÉE — les noms en ont été relevés —. Les effectifs français et allemands engagés dans cette bataille d'un jour égalaient ceux qui furent jetés dans la bataille de la Marne en 1914, soit près d'un million d'hommes ».

Nous honorerons ces morts et tous ceux de la Campagne 1939-1940. Nous honorerons aussi les morts de la captivité qui prit fin il y a quarante-cinq ans. Nous sommes encore vivants pour nous souvenir de ces jours inoubliables du printemps de 1945 où les barbelés tombèrent et où furent ouvertes sur la liberté les portes des camps, des kommandos et des prisons du Reich, sous les coups de boutoir des armées alliées. « Le temps des morts » dont a si bien parlé Pierre Gascard s'achevait dans l'exaltation et la reconnaissance.

Quarante-cinq ans, c'est aussi et très logiquement l'âge de notre amicale. L'an dernier, dans ce même rapport de circonstance, nous écrivions et nous disions notre souhait commun, en dépit du poids des ans, de continuer l'œuvre entreprise. Une année a passé qui s'ajoute à son existence, une année au cours de laquelle nous avons été près de vous chaque mois, une année où vous avez beaucoup écrit pour nous encourager, et beaucoup donné. Un soutien mutuel sans failles fait de confiance, de générosité et d'amitié, trois vertus qui ont permis à l'association de rester vivante et agissante. Soyez-en tous remerciés.

LA VIE DE L'AMICALE

• LES EFFECTIFS

En 1989 le nombre d'adhérents s'est élevé à 1700 et celui des cotisants à 1454 ; les décès dont nous avons eu connaissance à plus ou moins 50 et les nouvelles adhésions à 10. Nous croyons que ce dernier chiffre pourrait être amélioré par la prospection attentive de chacun autour de soi. Au besoin, demandez-nous un service supplémentaire du journal à l'intention de quelque P.G. isolé ou intéressé par notre activité.

• LE BUREAU

C'est le cœur de l'Amicale. Depuis septembre dernier ses deux échelons se sont un peu plus éloignés l'un de l'autre ! Si le premier, celui du 46 rue de Londres à Paris (comptabilité, fichier, courrier) n'a pas bougé, le second, lui, (secrétariat et journal) s'est déplacé à... PAU ! Cette situation n'est certes pas idéale mais elle fonctionne... Que se passerait-il si l'un de ces pôles cédait ? Mieux vaut n'y pas songer diront certains. Peut-être, mais si d'ores et déjà quelques « Parisiens » proposaient leurs services à la rue de Londres, le mardi et le jeudi après-midi et notamment d'octobre à Mars, l'irréparable y serait moins redouté. La feuille de présence est la même depuis des années : VERBA Robert et Michèle, Pierre PONROY, Marcel MOURIER. Un point c'est tout, c'est peu ! Un palliatif extérieur a été trouvé pour surmonter la disparition en cours d'année de l'ami Michel BROT, l'homme des bandes-adresses, mais on redoute d'avoir à renouveler

l'opération. Les quatre mousquetaires de service surnommés font preuve d'un dévouement inlassable, il convient ici de les remercier de tout cœur. Pour ne pas vous inquiéter davantage, nous n'évoquerons pas les conséquences d'un effondrement du pôle palois, mais chacun peut l'imaginer par préterition... La difficulté signalée par BRION et rapportée ici-même l'an dernier subsiste : une équipe séparée par des centaines de kilomètres, obligée de travailler dans ces conditions, n'est pas une sinécure ! De même subsiste, parce qu'aucune solution ne lui a été trouvée, l'impossibilité d'assurer au bureau tous les travaux de gestion et chacun par deux camarades même si son importance n'en justifie qu'un seul. Cette situation risque de rester figée jusqu'au terme...

• LE LOYER DU BUREAU

La « crise » concernant la location du siège de l'U.N.A.C. (cf. Le Lien n° 457, p. 1) a trouvé sa solution dans la signature d'un bail non renouvelable de six ans (1989-1995). Il en résulte le maintien dans les lieux pour tous, mais au prix d'une majoration au prorata du loyer de chaque amicale, ce qui conduira notre Trésorier à une plus grande rigueur et à des économies, sur le journal par exemple (sa pagination sera légèrement réduite, quand nous eussions souhaité le contraire).

• L'AFFAIRE DE LA SECRÉTAIRE INDELICATE

Comme promis, nous vous avons tenus informés du résultat de la plainte en justice et de la condamnation qui s'en était suivie. Restait en suspens le problème de la récupération au prorata des sommes détournées. L'intéressée qui s'était engagée à rembourser des mensualités de F. 4000,00 a effectué un premier versement en octobre 1989. Par une correspondance du Président de l'U.N.A.C. et des Stalags III, premiers lésés, en date du 29 janvier dernier, nous avons appris que cette somme avait été utilisée à régler les honoraires de la première intervention d'un huissier et, très symboliquement ceux de l'avocat. Le deuxième versement intervenu (novembre) était... sans provision ! Une saisie mobilière a alors été effectuée le 23 janvier, insuffisante pour couvrir la créance... mais, au contraire, génératrice de nouveaux frais, en l'occurrence les honoraires des commissaires-priseurs chargés de la vente ! Tracas et débours auxquels il nous faudra bien mettre un terme d'une façon ou d'une autre. (A suivre).

• LE JOURNAL

C'est l'âme de l'Amicale, sans lui comment serions-nous réunis et liés ? Il importe donc qu'il vive !

Financièrement il a passé l'année sans plus de difficultés que 1988 et il a paru onze fois dont trois numéros de huit pages. La générosité dont vous avez fait preuve les uns et les autres, soit en arrondissant votre cotisation soit par un don qui la transcende amplement, est à l'origine de cette heureuse situation. Le prix de revient s'en est accru, comme de toutes choses, mais la Trésorerie a su faire face à ce surcroît de charges d'imprimerie ainsi qu'à la dépense imprévue résultant de l'impression des bandes-adresses. A ce propos, ne manquez pas de nous signaler de façon lisible tout changement de domicile en cours d'année.

Vous avez été nombreux à nous dire dans vos lettres tout le bien que vous pensez de ce journal — si critiques il y a, elles ne se sont pas manifestées, ce qui constitue un éloge par... omission. Certes il n'est pas parfait, mais comment faire mieux ? Cette question je me la suis posée aussi, mais chacune de mes « innovations » se heurtait à une impossibilité matérielle ou intellectuelle. Le Lien restera donc ce qu'il est : un outil imparfait dans la forme mais efficace dans l'art de « lier » des centaines d'hommes (et de femmes) dans le souvenir d'une aventure vieille aujourd'hui d'un demi-siècle !

Vos lettres de satisfaction et d'encouragement nous confortent et nous tiennent lieu de raison dans la poursuite de notre pratique. Et le plaisir se décuple quand grâce à nous des copains se retrouvent, des amitiés se renouent ou se nouent. Je le redis, le plus d'amitié que le journal fait éclore entre de vieux P.G. le font considérer par eux comme le lien par excellence qui les unit. Les témoignages ne sont pas rares qui le confirment...

Vous formerez donc des vœux pour que, même imparfait, ce messenger de fraternité et de solidarité continue de venir à vous chaque mois. Pour chacun, et particulièrement pour ceux qui sont seuls, il sera une présence amicale.

• LE MONDE COMBATTANT

Les représentations à « l'extérieur », c'est-à-dire essentiellement auprès des Pouvoirs Publics, ont été assurées par la Fédération via le Comité National d'Entente P.G. La situation n'a guère varié depuis l'an

dernier, les problèmes demeurent. La modification du rapport constant et du mode d'évaluation des pensions a été adoptée au Parlement par le biais du 49-3 contre tous les Anciens Combattants qui persistent à considérer comme mauvaise la réforme intervenue. Une menace pour l'instant imprécise plane sur les services départementaux de l'Office National qui seraient à l'avenir placés sous l'autorité des directions régionales, en conformité avec la réforme administrative de 1982. Son application ne saurait a priori nuire en quelque manière que ce soit aux ressortissants de l'Office, a assuré le ministre.

La décentralisation administrative générale nécessitant d'ores et déjà une certaine relance, on peut légitimement tout craindre des modifications à venir du Secrétariat d'Etat aux A.C. C'est l'expérience du passé qui fonde la vigilance des associations.

Relevons aussi pour la déplorer la détérioration qui semble affecter depuis quelques mois les relations entre le Secrétaire d'Etat et les associations d'anciens combattants dans la recherche des solutions à apporter aux problèmes en suspens. Un vent de réforme souffle sous les lambris dorés et on y sent comme une hâte à liquider des structures qui, à l'aube du troisième millénaire, apparaissent à d'aucuns vieilles et désuètes... La résistance aux légitimes revendications des combattants poursuit son régime de croisière tandis qu'on nous propose de transformer le sens du 11 Novembre en faisant de ce jour de mémoire « une grande journée internationale de la paix et de la liberté » (A. Mercier).

Ayant lu et relu l'argumentation de l'auteur d'une aussi surprenante proposition, nous n'y avons trouvé que confusion et amalgame. La paix et la liberté, les A.C. sont pour ! Ils sont également pour le maintien du 11 Novembre en la forme ! Ou alors qu'on ait le courage de le supprimer carrément ! Mais de grâce, ce quatrième de novembre restant à jamais marqué d'une symbolique propre, qu'on en choisisse un autre pour célébrer la paix et la liberté « internationales », si tant est qu'on tienne à une fête de plus ! Car, à la limite, pourquoi ne nous proposerait-on pas — des voix se sont déjà élevées dans ce sens — de supprimer aussi les Monuments aux morts et tous les lieux de mémoire qui rappellent, indispensables signaux de brume, la folie inchangée des hommes au cours de l'histoire ?

Certes, l'aspiration à la paix universelle est un noble idéal, et l'accès de peuples de plus en plus nombreux à la liberté et à la justice doit être accueilli avec enthousiasme et avec bonheur. Certes la réunification allemande est, dit-on, dans l'ordre naturel des choses, mais aux combattants de 14-18 et de 39-45 rien de ce qui est allemand n'est indifférent... Les hommes d'aujourd'hui et les politiques les premiers doivent savoir que l'avenir est inconnaissable. L'histoire ne finit pas avec l'écroulement d'un mur ou l'ouverture d'une porte. Dans la construction d'un monde de paix, la mémoire du passé ne peut que nous rendre plus lucides et plus pondérés. Sachons résister aux entraînements irresponsables des médias débordés et mesurons toutes choses à l'aune de l'expérience. Cela nous évitera les aventures et les déconvenues.

—0—

Pour clore ce compte rendu imparfait d'activité, revenons à l'Amicale, à ceux qui la composent et à ceux qui la font exister. Cheveux blancs, perclus, accompagnés ou seuls, ils sont tous pour encore un peu de temps les rescapés d'une époque qu'ils n'oublient pas, et d'une aventure, la captivité, au cours de laquelle nous disais récemment un correspondant, « s'est forgée l'amitié dans la misère, si bien forgée et entretenue que quarante-cinq ans après il suffit de nous présenter : Ancien P.G. »

Ces camarades d'hier et d'aujourd'hui nous les saluons fraternellement eux et leurs familles, et nous leur disons à nouveau notre sincère amitié.

J. Terraubella.

BILLET

Le printemps, un peu timide encore, était au rendez-vous du Bois ce jeudi 29 mars. Aux portes de La Chesnaie du Roy flottent au vent frais du matin les trois couleurs du drapeau. A l'intérieur de l'établissement on s'affaire : la grande salle éclairée des premiers rayons du soleil s'ordonne en tables rondes immaculées.

Ils sont venus doucement les uns après les autres, discrets mais souriants, heureux à la pensée qu'ils allaient vivre une nouvelle rencontre P.G., la quarante-cinquième depuis le grand retour des camps. Le temps a passé sur eux

Suite page suivante.

mais la fierté était sur leurs visages; pour quelques heures les soucis s'évanouiront au chaud soleil de l'amitié et de la fraternité confondues.

Ils étaient là une centaine et plus, hommes et femmes ensemble, parlant et riant et dansant. On eut dit une noce flammande! Et quand prit fin la fête, c'est « à l'année prochaine » que le cœur et les lèvres adressèrent leurs vœux!

Mais à d'aucuns pourtant la pensée est venue de ceux des leurs qui, morts en terre étrangère, n'ont jamais goûté la joie de telles rencontres loin du barbelé, de ses pointes, sous le beau ciel de la Patrie retrouvée! Et quelque tristesse nous venait à cette évocation. Quelle chance que la nôtre...

ABSENCES

D'une lettre d'H. PERRON datée du 23 mars et tombée dans ma boîte à lettres le... 1^{er} avril (non, ce n'est pas un poisson!) j'extrai ces lignes :

«...Un coup de fil de Pierrot (Ponroy) m'apprend que vous êtes une centaine à ce jour pour le banquet. Quand je pense que par suite de ma défection il en manquera huit dans le total, ça me fout en rogne! Ce sera la première fois en 45 ans que je louperai une A.G. C'est dur la vieillesse!»

C'est pourtant vrai, mon cher Henri, que ta silhouette manquait dans les couloirs et près des tables! Tu n'es certes plus de ceux qui gambadent encore au son de l'accordéon, mais ton visage accueillant et ta joie de vivre nous ont beaucoup manqué. Et les conseils du «vieux sage» encore plus... Mais lorsqu'on sait que cette absence résultait d'une décision de sagesse visant Mme PERRON, que nous aimons tout autant, comment l'en tenir rigueur? Protégez-vous réciproquement, et aux Ides de mars 1991 nous aurons le plaisir de vous voir... peut-être avant aussi... Pensez-y!

— Autre absence remarquée ce jeudi-là, celle de nos amis PLANQUE. Chers amis, Marilou et Lucien, vous nous avez beaucoup attristés par votre défection ô combien obligée!

Nous souhaitons de tout cœur que cela s'arrange vite et que, bras-dessus bras-dessous, vous trottiez encore longtemps jusqu'à nous, je veux dire nos réunions, auxquelles vous étiez toujours si assidus. Nous refusons énergiquement de ne plus vous voir!...

— Je veux ici accorder une attention toute spéciale à Mme ROSE, de Ruell, en ces jours où la santé de notre ami Maurice nous remplit tous d'inquiétude. Qu'elle sache que notre pensée est toujours avec elle. Et notre cœur.

— Un autre encore nous soucie : notre ami Pierre DURAND, de Pont-à-Mousson, que les lecteurs attentifs du Lien connaissent bien. Depuis des mois maintenant son cœur ne le laisse pas en repos : hosto, maison de repos, maison tout court et toubibs sont l'horizon indépassable de ses jours! Mais le Lorrain qu'il est s'accroche et fait face. Tiens bon, Pierrot!

—O—

Si l'Assemblée générale nous est l'occasion de rencontrer de visu des hommes et des femmes dont souvent nous ne connaissons que le nom (et encore!), elle nous permet d'apprendre mille et une nouvelles que nous ne pouvons pas recenser ici. La vérité oblige à dire que heurs et malheurs n'y ont pas le même poids! Aussi avons-nous à cœur de dire à tous nos ressortissants — connus ou inconnus ils sont nos amis — notre sollicitude et notre sympathie devant les maux et les difficultés qui les assaillent. Qu'ils ne perdent pas courage surtout.

(J.T.)

AMITIÉ

29 mars 1944 : je suis au stalag XA où je dois revoir, après 4 années, mon frère qui a obtenu un « laissez-passer »... Heureux jour, car le 22 septembre suivant il sera victime des bombardements alliés; il ne reverra pas la France — son corps sera rapatrié en 1949.

29 mars 1990 : quarante-six ans après, jour pour jour, nous avons pu ma femme et moi, et cela grâce à notre docteur, nous rendre un moment au rendez-vous annuel de l'amitié indissoluble des anciens de la captivité. La promesse que nous avions faite était tenue.

Dans la très belle salle bien remplie de La Chesnaie nous avons retrouvé LANGEVIN, PONROY, TERRAU-BELLA, MOURIER, VERBA et bien d'autres. Mais beaucoup trop d'amis des premiers temps n'étaient plus là! Permettez-moi de taire leurs noms par respect et pour le souvenir de leur amitié...

Oui, nous avons été bouleversés, Madeleyne et moi par l'accueil qui nous a été fait et par l'ambiance de cette réunion à laquelle participaient aussi quelques camarades de Belgique qui se reconnaîtront sans que je les nomme.

Un regret pourtant, celui de ne pas avoir rencontré les anciens du bureau, et aussi ceux du 605 qui n'avaient pas fait l'effort d'être là...

Bravo en particulier aux membres actuels du Bureau (et à leurs dames) pour le dévouement apporté à l'organisation et au déroulement de cette très belle journée.

Roger LAVIER.
Vice-Président.

MANIFESTATION A LA CHESNAIE

L'historien Roger BRUGE est venu dédicacer deux de ses livres : « Les combattants du 18 juin » (tome I) et « Juin 1940 : le mois maudit ». Un bon accueil lui a été fait puisque près de 50 exemplaires ont été vendus ce jour-là. Nous ne saurions trop recommander à nos amis et lecteurs la lecture de « Juin 1940 : le mois maudit ». Editions Fayard, Paris.

TOMBOLA C. S. 1990

N°	N°	N°	N°
85249 - 1 boîte 6 mouchoirs homme	88679 - 1 nappe ronde 160	91848 - 1 nappe 150x200	96008 - 1 lot 3 gants de toilette
85298 - 1 service 150x250	88686 - 1 bloc adresses	91997 - 1 lot 3 torchons à carreaux	96217 - 1 boîte 6 mouchoirs homme
85412 - 1 album photo	88798 - 1 boîte 6 mouchoirs homme	92219 - 1 service table rond 180	96261 - 1 service de table rond 160
85488 - 1 service table rond 180	88802 - 1 lot livres	92401 - 1 lot 2 serviettes toilette éponge.	96383 - 1 lot de livres
85509 - 1 boîte 6 mouchoirs dame	89001 - 1 lot 3 gants toilette	92543 - 1 service de table 150x200	96506 - 1 lot 3 torchons à carreaux
85678 - 1 lot 3 gants de toilette	89113 - 1 boîte 6 mouchoirs dame	92712 - 1 répertoire téléphonique	96598 - 1 nappe ronde 160
85795 - 1 lot 2 serv. toil. éponge	89408 - 1 nappe ronde 160	92810 - 1 nappe ronde 160	96702 - 1 boîte mouchoirs homme
85906 - 1 nappe ronde 180	89416 - 1 lot 3 gants toilette	92975 - 1 lot 3 gants de toilette	96941 - 1 boîte mouchoirs dame
86390 - 1 lot de 3 torchons éponge	89554 - 1 nappe dentelle ronde 190	93318 - 1 album photo	96978 - 1 nappe ronde 180
86195 - 1 coffret éponge	89677 - 1 boîte 6 mouchoirs homme	93401 - 1 lot de 2 serviettes toil. épon.	96984 - 1 lot 2 serviettes toil. éponge
86310 - 1 boîte 6 mouchoirs homme	89801 - 1 lot de 2 serviettes toilet-épon.	93677 - 1 nappe dentelle ronde 160	97150 - 1 service table rond 180
86440 - 1 lot 3 gants toilette	89897 - 1 lot 3 torchons fant.fleuris	93834 - 1 boîte 6 mouchoirs dame	97243 - 1 lot 3 torchons éponge
86570 - 1 boîte 6 mouchoirs dame	89999 - 1 nappe dentelle ronde 160	93900 - 1 lot 3 gants toilette	97328 - 1 nappe dentelle ronde 160
86753 - 1 lot 2 serv. toil. éponge	90220 - 1 boîte 6 mouchoirs homme	94084 - 1 lot 3 gants toilette	97501 - 1 lot 3 gants de toilette
86864 - 1 lot 3 torchons couleur	90289 - 1 lot 3 torchons éponge	94115 - 1 boîte 6 mouchoirs homme	97592 - 1 lot 3 torchons couleur
86903 - 1 nappe ronde 160	90477 - 1 service nappe ronde 180	94253 - 1 lot 3 gants toilette	97658 - 1 nappe ronde 160
87200 - 1 lot 3 torchons à carreaux	90612 - 1 lot 3 gants toilette	94411 - 1 service de table rond 180	97706 - 1 service de table 150x200
87398 - 1 mouchoir ombrelle	90822 - 1 boîte 6 mouchoirs homme	94647 - 1 lot de 2 serviettes toil. épon.	97714 - 1 service de table 150x250
87505 - 1 lot de 3 torchons fant. fleuris	91011 - 1 lot 3 torchons couleur	94678 - 1 lot 3 torchons couleur	97837 - 1 lot de 2 serviettes toil. épon.
87610 - 1 nappe dentelle ronde 160	91112 - 1 coffret éponge	94693 - 1 lot 3 gants toilette	97955 - 1 lot 3 torchons carreaux
87679 - 1 lot de livres	91397 - 1 lot 3 torchons fant. fleuris	94928 - 1 service de table 150x250	97992 - 1 boîte 6 mouchoirs homme
87783 - 1 lot 3 gants de toilette	91505 - 1 boîte 6 mouchoirs homme	95204 - 1 lot de livres	98014 - 1 lot 2 serviettes toil. épon.
87954 - 1 service coton bleu 140x240	91542 - 1 nappe dentelle ronde 160	95119 - 1 coffret éponge	98114 - 1 coffret éponge
87988 - 1 boîte 6 mouchoirs homme	91591 - 1 lot de livres	95432 - 1 lot 3 torchons fant. fleuris	1 lot de livre =
88202 - 1 lot 2 serviet. toil. éponge	91612 - 1 lot 2 serviettes toilette épon.	95509 - 1 nappe dentelle ronde 190	« Le temps des amertumes », de Paul
88415 - 1 lot 3 torchons fantaisie fleuris	91714 - 1 lot 3 gants toilette	95779 - 1 boîte 6 mouchoirs dame	Richard, et « Plein Sud », de Marc Pota-
88502 - 1 nappe dentelle ronde 190	91809 - 1 boîte 6 mouchoirs homme	95843 - 1 nappe 140x180	lier, illustré par notre ami H. PERRON.



LA «PEAU DE CHAGRIN»...

Le jeudi 29 mars à Vincennes l'Amicale avait bien fait les choses pour marquer le 45^e anniversaire de notre retour.

L'Assemblée générale fut précédée d'une Messe à la mémoire de nos camarades décédés, célébrée par l'Abbé BRION, lequel, au cours de son homélie, sut évoquer de nombreux et parfois douloureux souvenirs liés à la captivité... Qu'il en soit remercié.

A 10 heures le Président LANGEVIN ouvrait la séance en faisant observer une minute de silence à la mémoire des morts de l'année écoulée. Il passa ensuite la parole à TERRAUBELLA, secrétaire général, dont le compte rendu qui sera publié dans Le Lien fut très applaudi par l'assistance. Lui succédait MOURIER, trésorier, pour son rapport financier, lequel fut grandement loué par le Commissaire aux comptes, A. PALISSE. Avec juste raison furent enfin mentionnés pour leur dévouement Robert et Michèle VERBA, et, bien sûr, l'ami PONROY, l'organisateur de cette journée si réussie.

Le Président remercia alors tous les présents, il évoque les anciens, les pionniers de l'Amicale :

TU N'AS PAS RÉGLÉ

TA COTISATION ?

PENSES-Y VITE ! MERCI.

PERRON, ROSE LAVIER, PLANQUE, GEHIN, remercia nos amis belges A. ISTA et son épouse.

A 13 heures nous passons à table. A notre place, nous trouverons, offerte par l'Amicale, une petite « pendulette »-souvenir. Puisse-t-elle réserver à chacun de nombreuses heures de paix!

Et si nous parlons un peu des anciens d'Ulm ?

Trois petites tables, incomplètes, distribuées par notre toujours dévoué René SCHROEDER, permettaient de retrouver de vieilles connaissances... ULM... s'amenuise un peu plus chaque année, une vraie peau de chagrin. Il est des vides qu'on ne peut plus combler! hélas. Les dos se courbent, les cheveux blanchissent ou tombent, les visages se rident mais les yeux reflètent toujours l'amitié à travers l'émotion.

Etaient présents : M. et Mme Schroeder, M. et Mme Joseph, M. et Mme R. Blanc, la famille Leclerc, nos amis Jauneau, M. et Mme Finet (Belges), M. et Mme Duez, Mesdames : Rein, Courtier, Fillon, Cadoux, Miquel, Jean Blanc, Crouta, Sénéchal, Jacquet - A. Foucher et Trouillet.

Etaient excusés : MM. et Mmes J. Batut, Balasse, Gressel, Granier, Vailly, Arnoult, Raffin, Michel, Jeantet, Pierrel; Mme Yvonne, Ribstein, et la famille Rigot-Derisoud.

A tous ceux-là, présents néanmoins par la pensée, nous adressons nos vœux de prompt rétablissement et nous leur redisons notre amitié.

Merci aux amis belges qui s'étaient excusés : M. et Mme Belernans, M. et Mme G. Wautelé, M. et Mme Pottiez, Mme Denis, Mme Storder, M. E. Legrain.

Tous nos vœux à tous, nous espérons les retrouver rétablis à Namur bientôt.

Lucien VIALARD.

DERNIERES NOUVELLES

— Une «mamie comblée» :

Serge et Sylvie SENECHAL sont heureux de nous annoncer leur dernière création, produite le 4 mars 1990, qui se prénomme VALENTIN! Nos félicitations aux heureux parents, à la petite sœur et à l'heureuse « Mamie », Raymonde.

— Noces d'Or :

Félicitations, bonheur et longévité à nos amis BLANC qui ont célébré leurs noces d'or le 30 mars 1990 à la mairie du XX^e arrondissement de Paris. Assistaient à la cérémonie M. et Mme Schroeder, Mmes Cadoux, Miquel, Berchot, etc.

— Rendez-vous :

Nos amis Jules et Yvonne GRANIER et notre camarade René MOUFLET nous attendent le 17 mai prochain en Ardèche et dans le Gard pour leur 45^e anniversaire du grand retour : c'est au « Temps de Vivre », restaurant renommé que nous nous retrouverons. Il n'est pas trop tard... pensez-y! (Voir en 1^{er} page du Lien de février).

— Belgique :

Là non plus, n'oubliez pas! C'est à Namur les 28 et 29 avril. Nos amis belges comptent sur la présence de nombreux camarades Français au pied de la citadelle au confluent de la Sambre et de la Meuse. Retenez sans faute votre place pour le repas auprès de Emile LEGRAIN à Tamines. D'avance merci.

— Mémoire :

Il y a eu 9 ans le 27 mars dernier qu'Antoine DERISOU nous quittait. Nous aurons une pieuse pensée pour cet « Homme de Dieu » plein de sagesse, de bonté, l'ami de tous qui savait tout entendre et tout écouter, apportant l'espérance au plus découragé... A la famille RIGOT-DERISOU notre respectueuse et fidèle sympathie, et notre indéfectible amitié.

L. V.

RECHERCHE

Notre ami DUBOSC Jean, de Mont-de-Marsan, peut-il nous dire si dans sa ville habite toujours un ex-P.G. du VB nommé LABADIE ?

Ecrire au Bureau. Merci.

JOSSE Roland, Guiseniers 27700 Les Andelys recherche toujours son camarade d'évasion EBERT Jean, en août 1942, Kommando 844 (X.C).

La Gazette de Heide



Quelques nouvelles.

— Notre ami ROBERT va mieux ; il a pu enlever son « carcan » et le remplacer par un corset plus souple, une bonne chose ! Quant à Claire, son épouse, toujours des ennuis de santé. A tous les deux nous adressons nos meilleurs vœux de santé et leur espérons de meilleurs jours avec le beau temps qui va tout remettre en route ! Notre ami Bernard nous apprend le décès de Mme MURBACH après une longue et pénible maladie ; que son époux trouve ici toutes nos condoléances les plus attristées.

— Des nouvelles de Yolande DROUOT qui se ferait un plaisir de venir faire un tour à Poitiers un jour prochain. Elle sera la bienvenue chez les MARTIN.

— Pour terminer, le traditionnel coup de fil de l'ami FRUGIER qui vient prendre, chaque mois, des nouvelles de la famille du 604. J'ai eu le plaisir d'entendre Fernande. Ils sont en bonne forme tous les deux et avons été heureux de les entendre. Amitiés.

Au mois prochain les amis.

Maurice MARTIN.
Mle 369. Stalag IB puis XB.

13-01-1990

JOURNAL DES COMBATTANTS

« RAWA-RUSKA RESTERA MON ŒUVRE : SI J'AVAIS EU LE TEMPS DE LA PARACHEVER AUCUN FRANÇAIS N'EN SERAIT SORTI VIVANT... »

Dans son numéro de décembre, la revue « Ceux de Rawa-Ruska » (Association Ile-de-France) publie un extrait de la sinistre lettre adressée au Procureur général à l'issue du Procès de Nuremberg, le 15 septembre 1946, par le colonel H. Borck, détenu condamné à mort. Nous publions cet extrait dans toute son horreur :

« ...J'étais chargé par l'Armée de créer des camps spéciaux pour les « terroristes » français et évadés de guerre repris. Je devais donc déporter le plus loin possible à l'Est tous ceux qui pratiquaient cette forme de rébellion contre mon pays (...)

Je mobilisais les wagons à bestiaux nécessaires, et tous les bâtiments désaffectés pour regrouper tout le monde en Galicie, et je choisis Rawa-Ruska comme lieu de rencontre. Je sais bien, M. le Procureur, qu'aux assises de Nuremberg l'on m'a reproché l'état d'insalubrité de ces bâtiments, le manque d'eau, les brutalités excessives, etc., mais vous avez lu probablement Clausewitz (...) En temps de guerre, seule l'efficacité compte (...) Désormais, ce fut Himmler en personne qui me dicta mes ordres (...)

Rawa-Ruska restera mon œuvre, j'en revendique hautement la création, et si j'avais eu le temps de la parachever, aucun Français n'en serait sorti vivant. J'avais reçu des ordres secrets d'Himmler d'anéantir tous les terroristes français. La Galicie devait servir de tombeau à la mauvaise graine des stalags. Du reste, à Nuremberg, vous aviez dans votre dossier ces ordres confidentiels. Je l'aurais fait si le temps ne m'avait manqué ».

ET SI NOUS SUIVIONS ?..

LES ANCIENS COMBATTANTS SUR LES MURS DE LONDRES ET DE L'ANGLETERRE

« La Wehrmacht dans les rues de Londres... Cela, on ne l'a pas vu parce que des centaines de milliers d'Anglais ont tout donné, y compris leur vie pour empêcher cela... » Près d'un demi-siècle plus tard, le monde a oublié. Les Anciens Combattants anglais — et notamment ceux de « The Legion » —, qui donnent beaucoup de leur temps pour s'occuper de leurs camarades invalides et des familles des morts, ont lancé une campagne d'affichage sur les murs de Londres et de toute l'Angleterre. Pour rappeler les sacrifices, et en même temps, pour se procurer les fonds nécessaires à une assistance accrue aux mutilés, aux veuves, aux parents des tués ; ils demandent aux passants de « continuer le combat ». On prie chacun de donner 10 francs, le prix d'un coquelicot !... Ce qui est remarquable, c'est que nos camarades anglais utilisent des moyens d'action modernes. Leurs affiches placardées à côté de celles vantant lessives, cigarettes, supermarchés et compagnies d'aviation, sont très vues parce qu'elles sont toujours placées sur des lieux de passage très fréquentés. Y compris dans le cœur de la capitale britannique. Les affiches forcent le respect. Il est sûr qu'elles vont contribuer à donner aux nouvelles générations britanniques une « image de l'ancien combattant » meilleure. Ici, l'ancien combattant défend sa place avec les atouts des entreprises modernes. C'est comme cela qu'il faut faire aujourd'hui. Les Associations françaises qui parlent toutes de renouveau ne pourraient-elles se regrouper autour d'un grand projet unique semblable à celui-là, ou autour de tout autre concept moderne ?

Charles Dubois.
JDC 23-12-1989.

Je vais, si vous le voulez bien et si notre Directeur le permet, passer la plume à la génération montante représentée ici par l'une de mes trois petites filles qui vient juste d'avoir dix-sept ans. Sa lettre est si fraîche que je me fais un plaisir de vous la communiquer afin que vous, Papy et Mamys, en profitiez.

« Cher Papy, le soleil est haut, il fait chaud, les oiseaux chanteraient presque si cette légère brise ne nous rappelait pas que le printemps se fait attendre.

Je suis dans la cour du lycée, et comme mon emploi du temps me laisse une heure de répit, je prends ma plume pour te dire que je pense à toi et que les deux jours que j'ai passé à tes côtés m'ont fait grandement plaisir. Je sais que ton cœur est triste, et je ne me lasse pas de t'écrire pour te rappeler qu'il y a autour de toi des gens qui t'aiment de tout cœur et qui pensent à toi, j'ai quelque chose à te raconter.

Lorsque je suis arrivée à Dijon, après que tu m'aies laissée dans le train, je suis allée boire un petit café au Relais de la Gare. Mes courses avaient pris moins de temps que prévu, et j'ai dû attendre le train de Blaizy. Un vieux monsieur était assis à côté de moi. Je voulais savoir l'heure. Il me répondit en ces termes : « Et bien chère amie, s'il n'est rien de plus qui puisse vous faire plaisir, je veux bien vous la donner... »

Inutile de te dire quelle fut ma stupeur ! Une telle courtoisie ne se voit plus de nos jours. De plus je suis bien jeune pour être traitée de la sorte. Il avait envie de causer. L'éducation que m'ont donné mes parents m'incitait à la prudence. Mais cet homme vieillit par l'âge et pourtant paraissait si jeune avec son regard si doux m'intriguait. Il comprit mon hésitation et reprit la parole en laissant cette fois les grands mots.

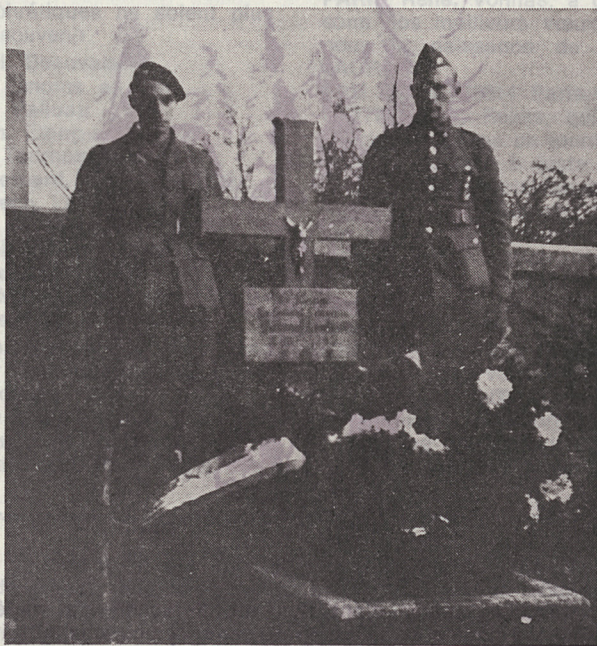
« Il faut vous dire Mademoiselle... Il hésita puis reprit. J'ai si peu l'occasion de converser vous savez. Son regard était triste à présent. Je suis un vieux célibataire. La jeunesse qui brillait auparavant dans ses yeux s'était éteinte et avait fait place à la mélancolie. Il me toucha beaucoup et j'eus envie de lui parler de toi. Ce que je fis.

Le célibat que vous vivez depuis si longtemps vous aura au moins épargné la perte d'un être qui vous est cher.

Il me regarda comprenant le sens de mes paroles.

Il voulut en savoir plus et je répondis à sa requête — j'étais moi-même profondément touchée par la mort de Mamys, même si je te l'ai caché — cet homme comprenait, je le savais. Il me demanda ton âge. Lorsque je lui dis que tu avais eu 73 ans à l'automne, il me dit d'un sourire radieux que vous étiez conscrits. Lui était de novembre 1916. Comme toi, il a fait la guerre. Je ne pus m'empêcher de lui dire — non sans une certaine fierté — que tu avais écrit un livre. Il m'a répondu que tu avais bien du courage et qu'il aurait bien aimé le lire. Hélas je ne pus répondre à sa demande, voyant qu'il ne restait que dix minutes avant le départ de mon train. J'aurais pu lui laisser ton adresse mais cela je

SOUVENIR FRATERNEL



ne pouvais pas me le permettre. Après tout, je ne connaissais ce monsieur que depuis peu.

J'eus soudain une idée. Le texte que je m'étais fatiguée à taper était dans mon sac à main, après quelques hésitations je pris ma décision, ce texte j'aurai tout le temps de le recopier, alors je le lui ai donné en lui expliquant le contexte.

Jamais je ne vis un visage s'illuminer si soudainement. J'avais sans le savoir fait plaisir à un vieil homme. Il ne voulut pas croire que je le lui donnais vraiment, et ne voulait surtout pas m'en priver. Je lui expliquais que je pouvais sans problème le recopier. Alors il me remercia chaleureusement et, ne sachant que faire, il me paya mon café. Je dus vite partir pour prendre mon train que j'attrapai de justesse. Au moment de nous quitter, cet homme m'a dit : « Vous direz à votre grand-père que je le remercie, et qu'il a le bonjour d'un conscrit ».

Ce que je viens de t'écrire pourrait presque être une Nouvelle. Elle est tirée d'un fait réel, daté du 14-02-1990.

Reçois, Papy, etc... »

Et voilà ! Que les, encore jeunes, septuagénaires qui se font des illusions sur leur prétention déchantent. Ils ne sont jamais que des « vieux messieurs ».

—0—

AUX ANCIENS DE L'AMICALE FRANCO-BELGE DES A.C.P.G. DE HEIDE

Cette année la réunion se tiendra le 16 mai au Restaurant Floréal, de Savigny-L'Évêque, près du Mans. Ce coin a été découvert par l'ami Raymond COMMIN qui fut un camarade de Sandbostel, de Wrohm — mon premier kommando de bauer —, et de Heude. La réunion aurait dû se dérouler à Thonon-les-Bains chez Gaston et Janette Prost ; mais pour faciliter le déplacement de notre « Chef », que les longues distances fatiguent, il en a été décidé ainsi.

Comme personne, hélas, ne me retient plus à la maison, je m'y rendrai par T.G.V., ce qui est plus pratique que par la route. Je me fais une joie de vous retrouver tous et toutes après une absence de 7 ans. La dernière fois c'était en 1983 en Sarthe également. Quelle « Boum » chez Raymond, que nous envierait la jeune génération citée plus haut, signataire de la lettre ci-dessus. Ce fut aussi pour moi les retrouvailles avec le Prytanée de La Flèche où votre chroniqueur, alors âgé de 11 ans usa ses clous de souliers et ses fonds de culotte sous le matricule 416 B. Rude apprentissage de la vie militaire.

Ma présence ne vous privera pas de la chronique annuelle de G. Camus qui aura certainement une étude des lieux à nous communiquer avec son érudition et son talent habituel. Moi je me contenterai du compte rendu gastronomique et humoristique.

A bientôt mes chers(es) amis(es).

P.S. - Je remercie tous ceux et celles qui m'ont réconforté par leurs témoignages de sympathie.

AYMONIN Jean. 27641 X.B.

« VOICI 47 ANS »

En l'année 1943, je recevais la visite de quelques camarades du kommando de Mettenberg (Biberach a/a Riss) qui souhaitaient que je leur fabrique une croix avec épitaphe en souvenir du camarade VILLEVAL Lambert, qui s'était tué en 1942 en glissant du fenil chez son bauer (fermier).

Je me mis aussitôt au travail, étant non fumeur, je pus acheter à mon compte le matériel nécessaire. Ce qui occupa bien volontiers mes loisirs du dimanche après-midi. La pose eut lieu quelques mois après. Avec la complicité des filles de ma ferme qui m'avaient confectionné deux couronnes cravatées aux couleurs de nos pays.

A gauche le P.G. français est Paul DESESSARD, de Launoy-Brulé, Belot 77510 Rebaix, qui est toujours aussi alerte, avec lequel je suis toujours en bonne relation ; à droite le P.G. belge JUMET Félicien, de Gilly (Charleroi), décédé depuis de nombreuses années (ancien mineur).

Cette photo a été prise par un wachtmann moyennant quelques cigarettes. Je serais heureux d'apprendre si le camarade VILLEVAL a toujours de la famille (il devait être des Vosges).

A notre voyage en Allemagne en 1978, nous sommes allés avec P. DESESSARD au cimetière de Mettenberg, nous avons appris que ses cendres avaient été rapatriées.

Ch. POTTIEZ - Stalag V B 8085
Kommando Ellmansweiler.

Mots croisés n° 462 par Robert VERBA

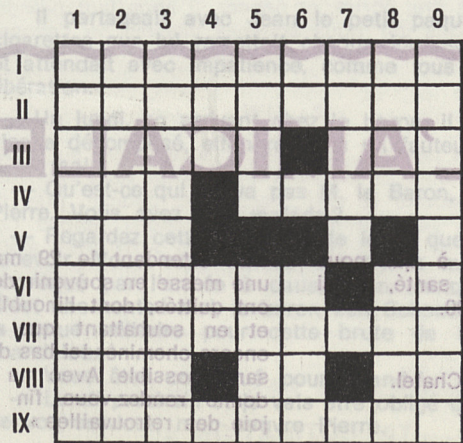
HORIZONTALEMENT

- I. - Même étant de petite taille, elle peut l'être (2 mots).
- II. - Améliorates le fini. — III. - Un peu plus, avec un « C » devant, il eut fait une belle culbute en voiture ! Souvent suivi de « rac ».
- IV. - A nous. - Ecrivain français né à Manosque, apôtre d'un idéal de vie naturelle et rustique. — V. - Se trouva contraint.
- VI. - Hymne lyrique. - Le faire avec son pouce est réservé aux jeunes enfants (phonét.). — VII. - La terre l'est, pour la rendre plus propre, chaque fois que l'on a abattu un arbre. — VIII. - Une colère qui se manifeste à tort et à travers. - Lac des Pyrénées. - A poil. — IX. - Un type qui critique violemment.

VERTICALEMENT

1. - Nous en avons rencontré plus d'un à notre 45^e anniversaire de notre libération, à la Chesnaie (2 mots). — 2. - Envoyer promener.
3. - Renonciation publique à une doctrine. — 4. - Pianiste français, grand interprète de Beethoven et de Schumann décédé en 1956. - Une alternative en montant. — 5. - Course simulant la chasse à courre. Vaut 207 fois celle de l'électron. — 6. - Adjectif. - Quote-part. — 7. - Matière fécale. — 8. - En avoir un tour fait mal. — Très fin. — 9. - Bâtiment de guerre équipé pour la lutte anti-sous-marin.

Solution en dernière page.

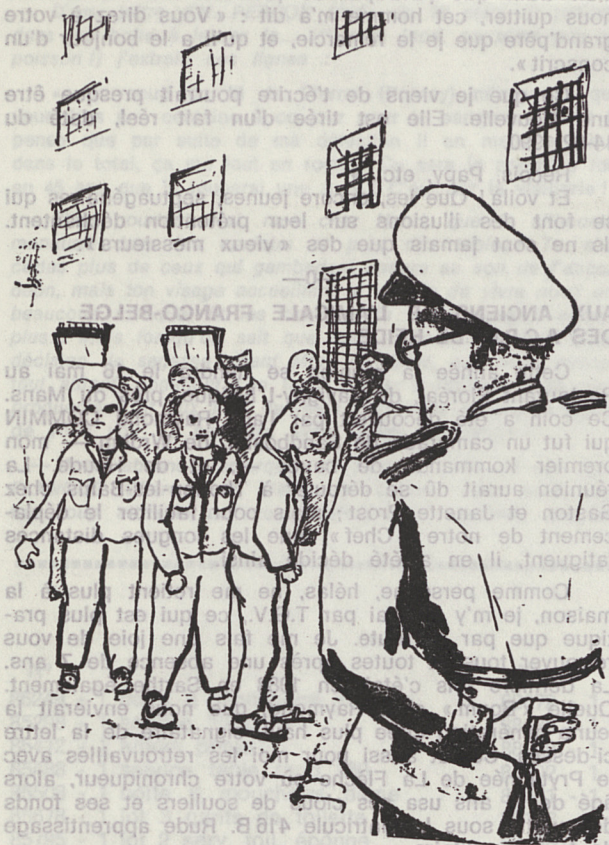


Un livre

LES LOUPS DANS LA BERGERIE, du Dr L. RAFFALLI

(Imprimerie Chr. Lacour Nîmes - 1989)

Si la captivité de guerre 1940-1945 a été multiple et variée, les livres qu'elle a inspirés ne lui cèdent en rien. Celui que nous donne aujourd'hui le Dr Raffalli, de l'Oflag XVII A, est un livre de poids dans tous les sens du terme : 430 pages serrées, illustrées de dessins d'époque et, par le témoignage qu'elles recèlent, riche de sensibilité personnelle et terriblement évocateur d'une expérience que nous fûmes nombreux à subir, à des degrés divers, au-delà du Rhin.



Le lecteur qui n'aura rien lu sur le sujet, qui ignorera peut-être tout de la captivité, qui tombera au hasard ou par choix sur ce livre, ne manquera pas d'être intrigué, au-delà du récit proprement dit, par les considérations morales sans concessions que l'auteur tire de son aventure...

Car c'est un livre dur que ce livre, exigeant, entier ! On y trouve bien sûr les traits et les caractéristiques propres à tous les ouvrages du même genre, avec pourtant une différence essentielle qui tient à la définition que ce capitaine-médecin d'active donne de la captivité, laquelle « n'est admissible qu'à la condition de la mettre à profit pour mieux préparer son évasion ».

Pas d'apitoiement donc sur le sort qui l'accable, aucun dolorisme, aucun appel à l'aide, mais immédiatement l'esprit « évadé », le refus de tout enracinement, le rejet de l'« alvéole », cet « espace compris entre deux ou trois rangées de châliats à trois étages, un espace très restreint réservé à dix prisonniers qui se partageaient une « table » et dix tabourets ».

De cette intransigeance caractéristique, de ce « non possumus » qui n'allait pas de soi, découlait tout naturellement l'opposition farouche à tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à une « collaboration avec l'ennemi » de la part de ses camarades-officiers.

Raffalli écrit là-dessus des pages dont la sévérité surprend, qu'on ne trouve nulle part ailleurs aussi explicites, qui traitent du comportement politique en captivité et qui révèlent un phénomène dont on trouverait difficilement l'équivalent dans les stalags et les kommandos.

Il n'est pas dans notre propos ici d'analyser ces pages ou d'interroger l'auteur à leur sujet, mais, et a fortiori si comme il l'assure il a retenu sa plume, on ne peut pas ne pas penser au livre de Daniel Costelle « Les Prisonniers » qui relate la vie des K.G. allemands détenus aux U.S.A. pendant la guerre. J'avoue que ce rapprochement me choque et je veux croire que l'affrontement entre Français n'a pas ressemblé à celui des Chleuhs... Les bémols en cours de récit m'amènent à le croire...

L'évasion manquée de l'été 1941, son hostilité active à toute collaboration économique librement acceptée, valurent à Raffalli la prison, les arrêts, le conseil de guerre, Graudenz et le Kommando disciplinaire 609 — tous lieux et circonstances où ses qualités professionnelles et de cœur trouvèrent largement à s'exercer, à s'exprimer — la misère des hommes et leurs souffrances physiques et morales y étaient sans mesure.

Optimiste de nature, il sut faire face à des situations difficiles, mû par la seule volonté de ne pas subir. Le

« Caducée » lui a été parfois lourd à porter, mais ainsi qu'il l'écrit :

« ...la bonne conduite d'un médecin en campagne, c'est non seulement celle qui soulage et satisfait chaque combattant considéré individuellement, mais aussi celle qui rassure et protège l'ensemble de la troupe, la conduite d'un homme de cœur dont les décisions cohérentes seront toujours acceptées par tous ».

A l'heure de la déroute allemande à l'Est, à la fin de 1944, quand tout reflua vers l'Ouest sous l'ardente poussée des troupes soviétiques, la maîtrise de soi, la capacité de jugement et de décision du docteur Raffalli ne furent pas de trop pour maintenir sur place, entre deux feux, l'hôpital de Marienbourg et ses trois cents malades, augmentés, au fur et à mesure des jours, de centaines et de centaines d'autres P.G. locaux en détresse, de travailleurs libres, de S.T.O. et de populations déportées en ces lieux...

Libérés... puis regroupés, divisés et séparés au fil des jours et des événements, ces hommes vivront désormais sous contrôle soviétique des mois d'aventures fortes, dangereuses qu'on ne résume pas et dont ils se seraient bien passés ! Le suggéré et le non-dit de la relation qu'en donne l'auteur sont à cet égard significatifs.

Lorsque, sa mission accomplie, — le rapatriement via Odessa de ses malades — le Dr. Raffalli, en compagnie de ses infirmiers, débarqua enfin à Marseille le 14 septembre 1945, six années pleines se seront écoulées depuis la mobilisation de 1939. Mais la joie de retrouver son pays, pour lequel il avait tant donné, se teintera très vite d'amertume, un sentiment qui ira s'amplifiant au fur et à mesure de sa découverte des réalités du moment...

En ce 45^e anniversaire du retour, et en commémoration des combats de 1939-1940, on lira avec intérêt cette page qui résume on ne peut mieux l'opinion générale de tous les A.C.P.G. sur ces événements, la guerre et la captivité, qui les ont tant marqués :

« ...Cette guerre de 40-45 a eu ses héros, elle a eu ses morts sans gloire qui ne réclament rien. Elle a eu ceux qui ont été officiellement vaincus, les nazis, les fascistes mais qui n'ont pas renoncé et qui sont prêts à surgir de l'ombre. Ils sont encore là !

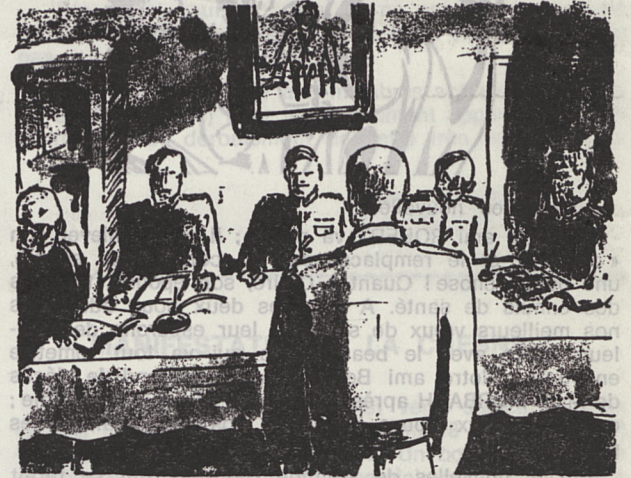
« Il y a eu aussi les prisonniers victimes de l'impéritie des politiciens aveugles et de chefs incapables. Rentrés de captivité personne n'a réclamé l'honneur d'être leur porte-drapeau. On a vite oublié que, si ces hommes furent prisonniers un jour, c'est qu'à cette heure, à cet instant, ils étaient en présence de l'ennemi, ils étaient en leur place. On a oublié que ces hommes ont vécu la situation cataclysmique de mai, juin 1940 et que s'ils ne font pas partie des 100.000 morts des combats inégaux, on ne peut pas leur en tenir rigueur. Ils ont été pris, poussés sur les routes comme des bêtes, parqués dans les enclos, dans des baraquements infects, dans des prisons, comme des esclaves dans leurs ergastules. Beaucoup y sont restés et ceux qui



ont failli y rester n'ont rien dit. Personne n'a parlé d'eux ; d'ailleurs si on en avait parlé, si une voix s'était élevée en leur faveur, elle aurait été couverte par les clameurs de victoire des vainqueurs de 1945. Si ceux-ci ont reconduit chez lui un ennemi usé, ils ont droit à leur part de réjouissance, mais il ne faut pas que leurs insignes glorieux, leurs décorations multiples, leurs épaulettes lourdes de galons rapidement gagnés soient source d'une superbe ingrate. Ceux de 40 ne doivent pas être oubliés, ils auraient fait tous aussi bien en 45 si les circonstances leur avaient été favorables... » (p. 272).

Et ce trait encore, qui ne plaira pas à tout le monde :

« Alors que tout est perdu, un soldat peut fuir seul, et cela est déjà suspect. Un officier ne le doit jamais, il doit accepter le sort que les circonstances font à sa troupe, un médecin le sort de ses blessés, sans discussion aucune.



Wien 15 décembre 1942. Conseil de guerre. Médecin Capitaine RAFFALLI Lucien (accusé). A gauche : Maître SELLNER avocat commis d'office, défenseur.

« Combien de glorieux d'aujourd'hui doivent se dire au fond de leur conscience : « Je les ai laissés le soir d'une bataille... » ! (p. 413).

Scripta manent, merci toubib !

J. Terraubella.

On peut se procurer le livre « Les loups dans la bergerie » en le demandant à : Dr RAFFALLI, 2, rue Clément Roassal, 06000 Nice.

Joindre : C.C.P. à Raffalli Lucien, n° 1231 68 T Marseille, ou bien chèque bancaire.

Prix : 150 + Poste 17 F.

PROGRES...

Autre chose, les petits Japs viennent d'inventer une technique révolutionnaire en terme d'hygiène : un super WC bourré d'électronique et d'informatique.

En voici la définition parue comme information dans le très sérieux périodique économique l'Expansion :

« A partir de gicleurs situés dans la cuvette, un jet d'eau chaude puis de l'air supprime totalement l'usage du papier.

Mieux : une sonde, incorporée à l'appareil, analyse selle et urine. Reliée à une imprimante, elle sort instantanément votre check-up médical.

Tout ça c'est très joli ! Mais où est donc la merveilleuse convivialité d'autrefois, illustrée par exemple par les « feuillées » de l'Oflag XVII A ?

Pour notre arrivée au camp, nos hôtes avaient prévu une installation sanitaire aussi simple qu'inédite...

Une tranchée et de chaque côté, deux barres surplombaient la tranchée.

Chaque barre pouvait recevoir 30 derrières côte à côte !

60 derrières se faisaient ainsi face (si j'ose dire...) pour évacuer nos rations de graisse de baleine et de knaakerbrot !

Eh bien quoi qu'on puisse dire... C'était drôlement convivial. Car, tandis que d'un côté de la barre, les 60 derrières « travaillaient » au mieux, de l'autre côté les conversations de salon allaient bon train sur les sujets les plus variés.

C'était certes moins sophistiqué que les Super-WC japonais. Mais c'était quand même une bien belle trouvaille !

De quoi attrapper le cafard...

(Eux et nous, n° 523, 1989).

COURRIER DE L'AMICALE

par Robert VERBA

Votre courrier continue à arriver accompagné de vos vœux, de vos cotisations ainsi que de vos dons. Encore et toujours merci à :

ANDRE Antoine, Brienne-Le-Château.
ARDONCEAU Roger, Massy.
AUBRY Maurice, Chauconin-Neufmontiers.
BATUT Jean, Mantes-la-Jolie.
BERNARD Marcel, Canada.
BERTHELEMY André, Arques.

BLANC Auguste, Olonzac, à qui nous souhaitons une meilleure santé, ainsi qu'à son épouse, pour 1990.

BLAIS Henri, Domfront.
BOULLER Jean, Corbras.
BOUCHER Emile, Cruzy-le-Chatel.

BOUREL Gaston, Fromelles.

BOUTARD, Nieul.

CAZE André, St-Florentin.

CARTIGNY Raoul, Raismes, qui écrit :

« En attendant le 29 mars où j'espère une messe en souvenir de ceux qui nous ont quittés, dont l'inoubliable « Mimile », et en souhaitant que nous puissions encore cheminer ici-bas dans la meilleure santé possible. Avec ma femme, je vous donne rendez-vous fin mars, dans la joie des retrouvailles ».

CHAMPION André, Antigny-le-Grand, en lui souhaitant une meilleure santé, ainsi

qu'à son épouse qui se trouvait, début janvier, hospitalisée.

CHAPERON Pierre, Sury-le-Comtal.

CHAREYRON André, Pras Saint-Pierreville

CHAZELAS J.-Baptiste, Pithiviers.

CHERTIER Georges, La Chapelle-Saint-Ursin.

CHARTIER Emile, Etampes.

CHAVEROT J.-M., Violay.

COIFFARD Paul, Pézenas.

COUDOUIN Daniel, Carbon-Blanc.

DAMOUR Edouard, Périgny.

DARMANTE Henri, Dax.

DEPRET Philippe, Arras.

Mme Vve DESSARD Jean, Caluire.

DONNET François, Joué-les-Tours.

DUCLoux Paul, La Guiche, que tous ses nombreux amis espèrent retrouver en pleine forme à La Chesnaie, en mars.
DUMAY Maurice, Poissy, en le remerciant tout spécialement pour sa générosité pour notre caisse d'entraide.
DUMAS Michel, Uzerche.
DURAND Pierre, Pont-à-Mousson.
Robert SIMON, Vandières.
FOUCHER Albert, Le Raincy.
FOURCASSIER Lucien, Cadillac.
FRANÇOIS Paul, Le Bugue.
FREMY André, 75015 Paris.
FRUGIER Jean, Muides-sur-Loire.
GABARDI Jean, Eaubonne.
GAMBLIN Maurice, Le Croisic, en lui souhaitant meilleure santé.
GIRARD Henri, Goux-les-Usiers.
Mme GIROD Mireille, Nîmes.
GRANDIDIER Gaston, Saint-Dié.
GRAS Léon, Fresnoy-le-Grand.
GRIMAUD Georges, Vallet.
GUENIOT André, Romilly-sur-Seine.
CADIOLU Lucien, Ste-Foy-les-Lyon.
Dr MEULEY Jacques, 51100 Reims, que nous remercions tout particulièrement pour sa grande générosité pour notre Caisse de Secours.
STEVENET E., Poitiers.
PELIGRAIN Ernest, Verdun.
LACHENAL André, La Celle-Saint-Cloud.
RODRIGUEZ Gilbert, Palavas-les-Flots.
BESSOU Marius, Cordes.
FOURNIER Jean, Les Mathes.
LALOI Edouard, Torchefelon.
LE FORT Fernand-Gabriel, Eysines.
SIEBERT René, Vincennes.
VOLLOT Paul, Dijon.
Mme MIQUEL Pauline, 75020 Paris.
ORSINI Paul, Bastia.
BUFFIERE Marcel, La Nouaille.
BROVELLI Henri, Giromagny.
BRIAUX Paul, Mons-en-Baroeul.
MORIN Edouard, Thionville.
BEDOUET Marcel, Illats.
BRACONNIER Louis, 75012 Paris.
DESOUTTER Robert, Dunkerque.
FRANTZ Marcel, Hautcourt Moulaine.
FOUET Raymond, Lomme.
JUNET Claudius, St-Cyr au Mont-d'Or.
THEPAULT Joseph, St-Rémy-sur-Avre.
VAQUETTE Castel, Albert.
Mme BLANC Paulette, Saint-Sébastien-Morsent.
BLANC André, Balbiac-Rosières, Joyeuse.
BOUDET René, Ste-Foy-les-Lyon, qui de son « Château des Brouillards » envoie ses meilleurs vœux et surtout une longue suite.
CHABERT André, Grenoble.
DENIEL René, Maure-de-Bretagne.
L'Abbé DREMONT Marcel, Vraux.
DUMONT Paul, St-Fargeau-Ponthierry.
EDME Sulpice, Maurois.
GAUVIN Lucrèce, Vierzon.
GOUGNON Roland, Saujon.
GUY Georges, Alban.
MOULEROY Raymond, Montpont-en-Bresse.
NEVEU Georges, St-Georges de Montaigu.
PORTEAU Jean, Fleury-les-Aubrais.
VACHE Paul, Visan.
VERCASSON Jean, Aix-en-Provence.
DENOEL Adler, Ans (Belgique).
MAGIS Firmin, Bomal (Belgique).
LEGRAIN, (Belgique).
VAULETEL, (Belgique).
BRUANT Guy, Orléans.
CAPELLE Aimé, Neufchatel-en-Bray.
CESAR Elie, Morestel.
CESBRON Joseph, Le Fûillet.
CHARRON Francis, Châteaubriant.
CIBRARIO Jean, Le Pontet.
COLIN Armand, St-Herblain.
COURTIEU Julien, Carcassonne.
DANZAVILLIERS Joseph, Rennes.
DESSART F., Amay (Belgique).
GARREAU Frantz, Gien.
GENOIX Marius, Aix-en-Provence.
Mme MAIGNAN ou Mme BUVRON, Creil.
MAISONOBE Jean, Massiac.

MAS Hubert, Sigean.
MEUNIER A., Anderlues (Belgique).
NARMORD Etienne, Osny, qui nous écrit : « La décennie va être difficile. Heureux, nous qui sommes encore là et qui ne perdons pas la mémoire ! »
 C'est grâce à tous les généreux donateurs comme toi, et tous nos amicalistes que nous tenons le coup mon cher Etienne, et encore une fois, merci à tous.
NICOT Maurice, Grenoble.
REMONNAY Paul, Les Fins.
RICHARD Marcel, Rebais.
SITTERLIN Jean-Paul, Lembach.
TESSIER J.-M., St-Jean-le-Blanc.
Mme Vve VALLI Joseph, Ajaccio.
Mme RIBSTEIN, Belfort.
Abbé BRISMONTIER Maurice, Rouen.
CHARLOIS Roger, St-Julien du Sault.
CORMONTAGE Roland, Neuilly-Plaisance.
COUDAT André, Poissons.
DIDIER Paul, Servance.
Mme DORLE Solange, Chamalières.
DURIEUX Fernand, Vanves.
EVEN Gabriel, Menton.
FIGNIER Adrien, Les Andelys.
Mme FENIE Adrienne, Saint-Loubès.
FOLTETE Jules, St-Genis-Laval.
Abbé FORESTIER Jean, Le Lion d'Angers.
FUREAU Claude, La Rochelle.
Mme Vve GUILLAUME Andrée, Tréveray.
HADJADJ MOREL Roger, Montalieu-Verdieu, avec nos meilleurs vœux de bon rétablissement.
HYBERT Marc, La Roche-sur-Yon.
JAFFRAY André, L'Arbrét.
LUCAS Jean, Soumoulou.
PLANTINET Fernand, Nalliers.
POIRIER Noël, Gérardmer.
ROCHE Emile, Corbas.
SALIGNAC J.-Louis, Hauterive.
SICAUD Jean, Dijon.
SIMON Jean, Rueil-Malmaison.
SIRIEUX André, Montreuil.
TERRAUBELLA Joseph, Pau.
THIRION Jean, Port-sur-Saône.
WANDRIESSCHE A., Mons-en-Barœul.
VEYRIERS Albert, Salignac.
BLANC Raymond, 75012 Paris.
BLEY Williams, Molsheim.
BORDES Georges, Bordeaux.
Abbé BOUDET Louis, Arzacq-Arraziguet.
BOUISSET Daniel, Bayonne.
CHAUVEAU Albert, Bais.
CORTOT Lucien, Bouclans.
DAGUIN Hubert, Nantes.
HERROUIN Emile, Rennes.
JOLAIN Albert, Voinemont.
JOURNET Joseph, Saulzoir.
MAYANOBE René, Gandalou.
PETITJEAN P., Remirecourt (Belgique).
PINLON Max, La Teste.
POTTIEZ C., Bolcail (Belgique).
PRUDHON Jean, Malesherbes.
VIALLARD Maurice, Sauxillanges.
ZWARG Paul, Champagne.
AIGUILLON Robert, Niort.
ANTONA Vincent, Corté.
AUBEL Henry, Le Tonniér-Forcalqueiret, avec l'espoir que ses crises de « calculs » et coliques néphrétiques ne soient plus qu'un mauvais souvenir.
AUBERT Marcel, Beauvais.
BAILLET Paul, Esmoms au Val.
BARRE Marcel, Palluau.
BAURON Lucien, Etang-sur-Aroux.
BRIERE Roger, Tournus.
BERKOWITZ Bernard, St-Leu-la-Forêt.
BIEGANSKI Joseph, Libercourt.
BLAY Gabriel, St-Marcel-les-Valence.
BONNET Marcel, Salins-les-Bains.
BOTON Maurice, Moncantout.
BOUQUANT J.-Marie, Dourien.
BOUSSET Pierre, Les Ancizes-Comps.
BROCARD Roger, Menton, qui serait très heureux d'avoir des nouvelles de notre ami BRION Jacques.
Mme CANNAUD Marie-Thérèse, Connaux.
CASSANT Roger, Ste-Livrade-sur-Lot.
CHANCLAUX Raymond, 75011 Paris.

CHARLES Robert, Beaulieu-sur-Mer.
CHIEUS Edmond, Thugny, 08300 Réthel, serait heureux si quelqu'un pouvait le renseigner sur le camarade COEURET Charles qui habitait à la mobilisation, 90, rue de Bayeux à Caen (14).
CUVIER Fernand, Colombey-les-Belles.
DALLO Jean, Livry-Gargan.
DESBOURBES Claude, Saint-Didier-en-Brionnais.
DESMERGES Jean, Nevers.
DUPRE Paul, Moret-sur-Loing.
DURANTON Georges, St-Germain-en-Laye.
DRULIOLLE Joseph, Seilhac.
ESCUPIER Antoine, Aurillac.
ESMARD Fernand, Colombey-les-D.-E.
EYRAUD Jean, Saint-Bonnet.
FEUILLET René, La Rochelle, nous apprend que ses examens cardiaques n'ont rien révélé de grave. Nous en sommes heureux et l'en félicitons.
FREMY René, Matougues.
GAUDELET Marcel, Nogent-sur-Oise.
GAY Francis, Cruis-Forcalquier.
Mme Vve GENET Pierre, St-Maurice.
Mme Vve GILLES Georgette, Lure.
GOGER Francis, Riec-sur-Belton.
GUIAUGUIE Pierre, Ligny-le-Ribault.
HENRY Jacques, Maganosc.
Mmes JACQUET Gisèle et VECHAMBRE Yvonne, Cormontreuil.
JOLIVET Hubert, 75020 Paris.
LABERENNE Pierre, Condom.
LA FOUGERE Pierre, Périgueux.
LAMOTTE Georges, Sorède-Saint-André.
LAVIGNE Henri, Villeneuve-de-Berg, ancien infirmier au Lazareth de Sandbostel dans le service oto-rhino qui, en juin 1989 a effectué une visite souvenir avec le voyage organisé par notre ami Paul DUCLOUX. Il a retrouvé les Baraques 1 et 2 où étaient prisonnières les polonaises. Tout le reste a disparu. Ce voyage lui a permis de rencontrer la veuve du docteur MERCIER, médecin-colonel de l'Armée de l'Air de la Belgique qui a contracté le typhus à la libération et est décédé depuis 22 ans. Ils ont pu ainsi évoquer des souvenirs et même échanger des photos que Mme MERCIER avait conservées et que lui-même gardait dans ses archives.
LECLERC Roger, Saint-Valéry-en-Caux.
LECOMTE Clément, Jeanménil.
LE PAGE Gabriel, Plancy-l'Abbaye.
MAGNIER André, Villiedieu.
MATEO Ginès, Beaucaire, qui, après avoir perdu son épouse en juillet dernier, vient d'enterrer sa mère et, comme il nous l'écrit : « Pour moi cela a été une année de désastre... C'est la vie et on ne peut y aller contre, mais c'est dur... très dur... »
 Nous te comprenons, mon cher ami, et partageons ta peine, mais comme tu nous l'écrits, on ne peut y aller contre et nous sommes de tout cœur avec toi. Tiens le coup ! C'est la destinée !...
MILLO Roger, Chalon-sur-Saône.
MONNET Adrien, Clermont-Ferrand.
NOGIER Léon, Vinezac.
OGÉ Charles, Thionville.
PARIS René, Vonnas, à qui nous adressons nos meilleurs vœux et félicitations pour la naissance de leur petite-fille LAUREN.
PAU Roger, 75014 Paris.
PETIT André, Reims, qui nous joint un article paru dans un journal de sa région et qu'il qualifie à juste titre de monstrueux et dont voici un extrait : « La forêt de Vauclair, à une vingtaine de kilomètres au sud-est de Laon est réputée, entre autres, pour ses vestiges de guerre. On y trouve souvent des obus ou des traces de combats, voire des restes humains. Certaines personnes n'hésitent d'ailleurs pas à rechercher des crânes : leur valeur marchande oscille entre 500 et 1.000 F., surtout s'il reste la mâchoire inférieure »
 Nous ne pouvons rien ajouter au commentaire de notre ami André, si ce n'est

qu'en fait de progrès dans l'humanité, il y en a qui vont dans le sens inverse.
POISSONNIER A., Hellemmes.
POMME Joseph, 75009 Paris.
POUILLY A., Santes.
RAMPILLON Robert, Evain-Angers.
REAU Aristide, Clessé.
RIGALL François, Thuir.
RIVIER Roger, St-Marcel-les-Valence.
ROULLEAU Raymond, Chartres.
SEREE Lucien, Athie.
VETILLARD Marcel, St-Léonard des Bois.
VIAUD André, St-Florentin.
VIDAL Roger, Vertaizon.
VIVARELLI Dominique, Olmo-Borgo.
WIELGOWOLSKI Félix, 75020 Paris.
Père REMADJ Irénée, Ci-Bon Gouanou (Côte d'Ivoire).
Mme MALLET Eliane, Biesles.
MINNE VERHAMME, Seraing (Belgique).
SALVAGNIAC André, Versailles, que nous remercions pour sa toujours grande générosité.
BEKER Henri, Villiers-sur-Marne.
DELLOY Paul, La Colle-sur-Loup.
HERMANN Robert, Saint-Dié.
JOLYMOUSSE J., Peurière, Riorges.
PONCIN Gabriel, Foissiat.
RYCKEWAERT Jean, Chaumont.
SANS Jean, Vinca.
AUDET André, Buxerolles.
CAPPELLETI Renio, Senonches.
DELAOUTRE Gérard, Ferrière-la-Grande.
EHRHARDT Emile, Aulnay-sous-Bois.
RABOIN Paul, Vaucresson.
VALDENNAIRE René, Cornimont.
MATHE Roger, Xanton-Chassenon.
SAVELLI Francis-Jean, L'île-Rousse.
BAZEILLE René, Tillières-sur-Avre.
L'Abbé MARTIN Henri, Soucelles.
LECACHEUX Paul, Foulbec.
MARVIER René, Bordeaux.
FOURCOUX J.-H., Arles.
FOUREL Georges, Aix-en-Provence.
GUICHARD André, Vesoul.
GOT André, Nantes.
VIOLET Raymond, Draveil.
SCAGLIA Joseph, San Nicolao.
COLIN Jean, Thiville-sur-Meurthe.
Mme DINE Lucette, Coussey.
CROSS Camille, Houilles.
POIRAUD Auguste, Luçon.
PRADELLE André, Genlis.
Mme KUENEMANN Claire, Eloyes.
MARGUERITE Auguste, Combourg.
BRUNIER Charles, Gouttières.
BARRE Albert, 75012 Paris.
MOUFFLET René, Largentière.
PERSYN Eugène, Armentières.
DILLESIGER Pierre, Bouxières-aux-Dames.
ROTH Marcel, Ormesson-sur-Marne.
LAMOURET André, Cambrai.
SISTERNE René, Cours-la-Ville.
Mme GALTIER Blanche, Suresnes, qui souhaite une bonne année à tous les amis de MOUMOUTE.
Mlle BESSON Madeleine, Le Breuil-sur-Couze.
SCHNEIDER Piette, Namur (Belgique).
FAURE Pierre-Jean, Libourne.
GAILLARDON Pierre, St-Chely-d'Apcher.
ANDRE Hudan, Sucy-en-Brie.
MIGIOULE Auguste, Morsang-sur-Orge.
BONNAULT René, St-Germain-du-Puy.
CIRCLAUEYS Adonis, Honschoote.
BRICOUT Joseph, Varenne-sur-Loire.
SOLANS Adrien, Bagnères-de-Bigorre.

ERRATUM

Dans le Lien de mars, à la rubrique « Décès », p. 5, nous avons fait mention de la disparition de notre ami Raymond RYSTO, de Vaucresson (92420). Il s'agissait en réalité du décès de Madame Raymond RYSTO. Nous présentons nos excuses à notre camarade pour cette malencontreuse erreur et nous l'assurons en la circonstance de notre sympathie et de notre sincère amitié.

Le coin du soufite

par Robert VERBA



Jean avait été envoyé travailler chez un fabricant de pièces détachées, quant à Pierre il eut la chance extraordinaire d'être affecté chez le baron Von Schondorf, notabilité de la petite ville, parlant le français, et pardessus le marché anti-nazi ! Agé d'une bonne cinquantaine d'années, le baron lui apprit à jouer aux échecs et le seul travail de notre ami était de mettre de l'ordre dans sa bibliothèque et d'apprendre à parler l'allemand.

Au début, lorsqu'il raconta son emploi du temps aux copains aucun ne voulut le croire et pourtant, à la longue, en voyant son comportement au retour de sa journée, frais et rose, il finit par se faire tout un kommando d'envieux.

Il partageait avec Jean le petit paquet de douze cigarettes que lui remettait chaque jour son employeur et attendait avec impatience, comme tous les P.G., la libération.

Un lundi, en arrivant chez le baron, il le trouva, le visage décomposé, effondré dans un fauteuil, un papier à la main.

— Qu'est-ce qui ne va pas M. le Baron, lui demanda Pierre. Vous avez l'air malade ?

— Regardez cette saloperie de lettre que je viens de recevoir. Vous vous rendez compte, à mon âge être convoqué par l'armée à cause d'un manque d'effectif. C'est une honte ! Moi, le baron Von Schondorf, endosser la tenue militaire pour cette brute de Führer, c'est scandaleux !

— Vous êtes convoqué pour quand ?

— Lundi prochain et je vais être obligé de me passer de vos services, mon pauvre Pierre.

C'était un vrai coup dur pour notre ami. Il perdait un emploi exceptionnel et en même temps il ne rece-

vrait plus son paquet de cigarettes quotidien. Mais que faire ?

En rentrant au kommando, complètement démoralisé, il se confia à son ami qui sur le coup partagea sa détresse, mais soudain il se reprit :

— Viens mon vieux Pierre, je crois que j'ai une idée.

— Une idée, c'est pas possible, tu ne peux pas empêcher mon tôle de partir à l'armée.

— Viens, te dis-je. Il ne s'agit pas de ça, j'ai à te parler.

Et les voilà tous les deux chuchotant dans un coin.

De retour dans la salle commune, en riant aux éclats, ils trouvèrent ainsi le moyen d'intriguer tous les camarades.

— Qu'est-ce que vous avez à vous marrer comme ça. Ohé, si c'est une blague, racontez-nous la. Et bien, qu'est-ce qui vous prend ?

— Je vais vous mettre au courant, dit Jean. Il m'arrive un truc formidable. Figurez-vous que Pierre en a marre de s'ennuyer toute la journée chez son baron, et m'a proposé de changer avec moi, à condition que je lui remette tous les jours le paquet de cigarettes. Ça m'embête pour les cigarettes, mais j'ai accepté quand même.

— C'est pas possible, s'écrièrent tous les copains, une si bonne place !

Moi, dit Jules à Pierre, si tu l'échanges avec moi je te promets le double.

Moi, dit Robert, le triple.

Suite page suivante.

Nous aussi s'exclamèrent tous les copains. Et un tollé général s'en suivit.

Calmez-vous, s'écria Jean. Je ne tiens pas spécialement à remplacer Pierre, étant donné que je me suis habitué à travailler chez mon employeur, qui n'abuse pas trop de ma situation de prisonnier de guerre, aussi, si Pierre est toujours d'accord je vous fais une proposition. Voilà, vous avez 48 heures pour vous procurer deux paquets de cigarettes, vous les mettez dans une boîte que je fournirai, et, dans une autre, un carré de papier, sur lequel vous inscrirez votre nom, et que vous pliez en quatre. L'un d'entre vous, que vous désignerez, tirera de cette boîte, les yeux bandés, un nom et ce sera l'heureux élu.

Quarante huit heures plus tard, 102 paquets de cigarettes remplissaient la boîte et dans l'émotion générale le billet sorti fut déplié, Marcel Dupot fut choisi

par le hasard, sous les regrets et les applaudissements de tous.

L'heureux gagnant, s'adressant à Pierre, lui demanda si le baron ne ferait aucune objection à ce changement.

— Mais non, il est au courant lui répondit Pierre, tu n'auras qu'à te présenter lundi et tout se passera comme sur des roulettes!

— Et mon patron, et les gardiens ?

— Et bien, j'irai à ta place à ton emploi en prétextant que tu es malade et que je te remplace temporairement, quant aux gardiens, nous les mettrons au courant si tout se passe bien (ce que Pierre ne dit pas, c'est qu'il a obtenu de son employeur mobilisé qu'il ne dise rien au kommando-führer de son affectation dans l'armée).

Lundi, le soir venu, Marcel fou furieux, s'adresse aux deux copains :

— Bande de salauds, vous m'avez bien eu! Pour des dégueulasses vous en êtes bien! Me faire ça à moi, vous n'avez pas honte!

— Et bien, que se passe-t-il ?

— Ne jouez pas aux innocents, vous étiez au courant que le baron était mobilisé, bande de malhonnêtes! Et tout ça pour des cigarettes!

— Nous des malhonnêtes! n'exagère pas. On t'a fait une blague, ça d'accord! Mais quant à être malhonnêtes, ça jamais. La preuve, tiens voilà, on te rend tes deux paquets de cigarettes et tu devrais nous dire merci pour avoir passé une journée à ne rien foutre!

— Et les autres ?

— Quels autres ?

— Les camarades qui ont joué pour obtenir la place!

— Alors là, tu charries! Est-ce que la Loterie Nationale rembourse la mise des perdants?...

1939 - 1940

Carnet de campagne et de captivité

(JUIN 1940 - AVRIL 1941) par André MAGNIER. (Stalag V B)

«...Ce sont là des écrits simples, sans littérature mais vrais!»

DIMANCHE 1^{er} DECEMBRE 1940

Aujourd'hui dimanche. J'ai enfin pu acheter un carnet et je le commence un peu tard, c'est vrai! Depuis le mois de juin il s'est fait bien des changements. Depuis ce jour où, fourbus, vaincus, traînant nos semelles usées sur les routes stratégiques jusqu'à maintenant, ma mémoire seule me rappelle les péripéties, les changements successifs de la vie de captivité. Longtemps je me souviendrai des premiers mois de captivité. Il est impossible d'oublier cette retraite meurtrière où beaucoup de nos camarades ont perdu la vie. J'ai, comme tous les survivants, peiné pour sortir de cet enfer. A chaque pas la mort guettait sa proie. La mitraille n'a pas voulu de moi, et j'ai toujours eu confiance en ma bonne étoile.

Enfin, la captivité finira sans doute un jour prochain, et la paix permettra aux pauvres mortels que nous sommes de vivre dans la joie et dans la liberté.

Je suis, en attendant la libération, à Villingen, Stalag V B, en pleine Forêt-Noire; cette petite ville est touristique et ma fois j'ai de la chance, certains sont malheureux ailleurs...

Il faut avant que je note les petits événements qui se produisent au cours de mon emprisonnement récapituler sommairement ce qui s'est produit auparavant.

Je vais faire mon possible pour être exact; je commence donc par remonter à la source de nos misères. Je vais développer quelques notes d'un vieux calepin.

2 JUIN

Les attaques du dimanche et du lundi de Pentecôte 1940 nous font sentir que bientôt ce sera l'attaque aussi sur nos positions. La division de fer tient avec nos régiments de forteresses le secteur Faulquemont. C'est à 4 heures du matin que dans notre caserne de Leywiller nous sommes réveillés par la canonade. L'artillerie fait un fracas formidable, un grondement ininterrompu de pièces de tous calibres. A la caserne les commandements sont brefs, il faut évacuer la caserne, le village et tenir nos positions. Je reste seul avec les ouvriers d'art pour «veiller et pour nettoyer». Ce bombardement «semblable» à une vengeance du ciel dure 48 heures...

Le surlendemain je vais donc rejoindre mes camarades au bois de Grossenbuch, il nous faut terminer l'aménagement du poste de secours qui hélas nous servira.

Il nous faut aussi nous mettre à l'abri, il nous faut construire en hâte une cabane pour dormir. L'aviation ennemie à l'aide de ce maudit «Coucou» nous survole constamment et j'ai l'impression que bientôt ça va barder. Le calme est revenu et c'est le 2 juin 1940 que le danger s'approche de nous. Pendant ce temps de répit le major a distribué quatre brancardiers par compagnie. Mais je reste au P.S. jusqu'à nouvel ordre. Quatre camarades vont à la CM1 où j'étais affecté auparavant pendant la campagne de Sarre. Je demande au major, avec mon camarade Picq, à remplacer volontairement deux «pupilles» pour rester avec deux autres camarades que j'aimais bien, un de Tours et l'autre de Bourges; le major ne veut pas, il me faut donc rester au P.S.

L'aménagement de notre cabane est terminé, des planches de toutes épaisseurs, toutes longueurs, nous assurent contre la pluie, des lits superposés, des sacs pour capotter ces planches de tous les calibres et camoufler à l'aviation ennemie cette cabane, beau logement ma fois, nous avons même de jolis portraits découpés dans «Confidences», sûr, les bûcherons n'en ont pas autant!

Cet après-midi je dois partir avec le sergent R... distribuer le prêt aux brancardiers de compagnie. Depuis ce matin les batteries allemandes font du tapage, nos 75 ripostent et les obus miaulent au-dessus de notre bois. Le commandant nous fait savoir que le «Baroud» commence, on sent une nervosité chez nos chefs; ils partent du P.C. visiter les positions. Cette fois le 58^e BMM va entrer dans la bagarre. Une demi-section des

engins s'en va près de Cappel contenir une infiltration allemande.

Le Bouchon de Mariental est pris, Cappel est en flammes, l'incendie, la mitraille sont là, tout près. Nous apprenons que l'aviation ennemie a fait un raid sur des villes de l'intérieur et même dans notre secteur. Tout près des bombes sont tombées.

Après la soupe du midi nous discutons à qui va accompagner le sergent R... dans les compagnies pour la distribution du prêt, et il m'impose de partir avec lui. Nous partons. Le secteur sur notre droite n'est pas bon et nous voyons la terre, la fumée jaillir de Cappel jusqu'à la route de Forbach. Les obus tombent à un kilomètre environ, les crépitements des mitrailleuses ne cessent pas depuis ce matin.

Nous allons d'abord à la CM2 et à la CM3 dont les positions sont sur la «Fève»; ensuite par un fossé camouflé aux yeux de l'ennemi nous gagnons Valette transformé comme pour soutenir un siège, fossés anti-chars, tranchées, emplacements de mitrailleuses. A l'infirmerie de Valette nous buvons un coup avec les copains restés là et nous repartons pour aller à la CM1 dont la position est sur le «Haricot». Nous quittons donc la route pour chercher la chicane qui nous aidera à traverser les réseaux de barbelés. Devant nous se trouve le «Haricot» creusé par les abris, les sapes nous font face; orientées de cette façon elles craignent moins d'être atteintes par les 105 d'en face. Nous cautions quand j'entendis au-dessus de nos têtes un sifflement, «attention, dis-je, en voilà un!». Nous n'avons pas eu le temps de nous coucher à terre, à une cinquantaine de mètres une gerbe de fumée monte, nos oreilles n'entendent plus et les abris sont encore à cent mètres, il nous faut courir pour nous planquer. Instinctivement nous volons presque, aussitôt à l'abri un autre 105 tombe, nous l'avons échappé belle et mon cœur bat à coups précipités. C'est le baptême du feu! Enfin nous sommes à l'abri, les sapes sont solides, et puis quoi! c'est la guerre! Un obus est tombé à proximité du P.C. de la compagnie, un blessé léger. Une dizaine de projectiles sont tombés. Enfin il nous faut retourner à Grossenbruch, il faut traverser cette vallée bombardée il y a quelques minutes. Nous rentrons sains et saufs tous les deux. Le casse-pipe commence, la petite guerre est terminée. Devant nous tout est en feu.

3 JUIN

Cette nuit notre ambulance a roulé; deux camarades du 58^e BMM sont morts, un autre est blessé. Un de la section d'engin a été éventré par un culot d'obus, un autre a eu une jambe coupée, il est mort pendant le transport. Ces pauvres camarades ont sans doute des femmes, des enfants, quel fléau la guerre!

Aujourd'hui je pars brancardier à la CM3 pour remplacer Roux qui était parti en permission et n'est jamais rentré, peut-être est-il sauvé?

J'ai l'impression qu'il y aura beaucoup de victimes. Ça va barder.

6 JUIN

Me voilà installé à la CM3, section de commandement, Giotte, Thomas, Jardinot et moi formons le service sanitaire de la compagnie. Depuis l'attaque du 2 juin le calme est revenu les Allemands sont dans la forêt de Farsenhwiller. Là je ne travaille plus. Je passe mon temps à lire, écrire, et penser. Il nous faut prendre des précautions car nous sommes visibles de l'ennemi qui est installé sur le Mont Teding.

12 JUIN

Les jours passent, les Allemands avancent sur notre droite, la bataille se passe à Puttelange Host Bas, impossible de dormir la nuit; vers notre gauche, près de Faulquemont, la bataille commence, nous tenons ces renseignements de je ne sais où, les Allemands avancent sur Paris et nous ici nous risquons d'être encerclés.

TU N'AS PAS RÉGLÉ

TA COTISATION ?

PENSES-Y VITE ! MERCI.

Attendons, le sort en est jeté... La correspondance continue, je reçois des nouvelles de mes amis et de ma «Guitte» (ma marraine de guerre).

13 JUIN

Constamment nous sommes survolés par l'aviation ennemie, ceux d'en face préparent quelque chose. L'observateur de la compagnie installé sur la «Fève» a remarqué que 32 camions ennemis font la navette du Mont Deting vers la forêt de Farsenhwiller, il a même remarqué un guetteur juché sur un arbre dans un petit bois bordé par la route de Forbach en bas de Cappel. L'artillerie n'a rien fait de ces renseignements. Cet après-midi notre droite est pilonnée, le 5^e BM prend la sauce, à deux cents mètres il tombe des 77. La bagarre se rapproche.

14 JUIN

Ça y est! la bagarre est déclenchée.

Quatre heures du matin, le bombardement commence, la «Fève» en tremble.

Huit heures du matin, nos mitrailleurs attendent les assauts au pied de leur pièce, les agents de liaison commencent leur rude travail, le téléphone est coupé par le bombardement, les avions ennemis arrivent, les salauds ils ne sont pas bien haut, pas gênés par notre aviation, elle est absente; nous, nous attendons dans l'abri, prêts à aller chercher les blessés.

Dix heures. Le bombardement continue : bombes d'avions, 77, 105, crépitements de la mitraille, l'abri tremble sous les coups et par moment on croirait que tout va s'effondrer, la mort guette. Personne ne pense à la soupe, pourtant deux copains se portent volontaires pour aller la chercher. Une petite accalmie leur a permis d'apporter du singe, du pain, du chocolat. Le bois de Grossenbuch a été lui aussi bombardé, notre roulante a eu de la chance, les obus sont tombés tout autour. Le mess des officiers fabriqué avec des tôles est sens dessus dessous. Nous mangeons de bon appétit. Dans l'après-midi, il nous faut partir tous les quatre chercher un blessé à la 4^e section. Thomas et Giotte avec un brancard, Cardinet et moi avec un autre car à l'instant même un autre est blessé, ce n'est pas chose facile, les tranchées se sont ébouloées sous l'action du bombardement. A cent mètres de l'emplacement de la 4^e section une rafale d'obus nous oblige à rester là où nous sommes. Il nous faut nous plaquer à la paroi de la tranchée, les artilleurs allemands nous tirent dessus à vue, la tranchée n'est pas assez profonde. Les avions arrivent lourds d'explosifs; à plat ventre, je peux distinguer la croix noire, les pilotes, et j'aperçois même le tableau de bord d'un appareil qui fait du rase-mottes. Nous ont-ils aperçus? je ne sais mais ils prennent la tranchée en enfilade. Les pièces d'artillerie tonnent, crachent tout ce qu'elles peuvent, le feu, la mitraille tombent sur Valette, tout brûle, je peux en me mettant la tête de côté contrôler le manège de l'aviation ennemie. Ils arrivent par escadrilles de trois, au-dessus de l'objectif à atteindre, puis le premier du groupe pique comme un plongeur du haut de son plongoir, un bruit de sirène tape sur les nerfs, oh! cette sirène, ce «hou...» sinistre démoralise tout de même et longtemps il retentira dans mes oreilles. Arrivé en rase-mottes le pilote redresse son appareil et automatiquement lâche ses bombes, puis le second appareil, le troisième, etc. Pas un avion allié pour obliger l'ennemi à rebrousser chemin, les bombardiers lâchent leur chargement tranquillement, il n'y a plus de DCA, et retournent sur leur terrain en chercher autant. C'est pendant ce temps que je me suis appelé ma jeunesse, quelques moments de ma vie me sont apparus. J'ai pensé à toi ma mère, à toi Raymonde, quelques minutes ont suffi pour extermier ce qui restait de Valette, quelques murs de la fumée, du feu, quelles ruines! quel désastre!

Enfin la vague va mourir, les premiers bombardiers sont partis, six encore tiennent le ciel, acharnés à retourner la casemate de la CM2, nous attendons une minute de calme, mais hélas, l'artillerie n'a pas dit son dernier mot et la terre, les pierres, les éclats tombent drus sur les casques. Le lieutenant me fait remarquer un éclat qui a frôlé ma capote, ce morceau de ferraille, encore tout chaud s'est enfoncé d'une dizaine de centimètres en terre. Je ne suis pas encore touché, alors raison de plus pour m'en tirer, j'ai la conviction maintenant de sortir vivant de cet enfer.

J'ai à peine pensé ces mots que derrière moi j'entends un cri, un hurlement : «touché! je suis touché!» Puis un deuxième : «Ça y est, dit-il, holà que ça me fait mal! Holà! Holà!» Mon camarade Cardinet et Giotte sont blessés, et ces obus qui n'arrêtent pas, ce miaulement frappe toujours les oreilles, boum! flac! flac! quel déluge. Je voudrais que ça s'arrête une minute seulement pour sortir de cet abrutissement. Enfin il faut au lieu de transporter les deux blessés de la 4^e charger notre camarade sur le brancard et l'emporter au P.S. Giotte est blessé à la main et part seul au P.S. Ce n'est pas une petite affaire de placer Cardinet sur le brancard; le boyau qui nous met à l'abri est moitié éboulé et chaque fois que nous

essayons de lever la tête, les éclats nous sifflent autour des oreilles et les mitrailleurs d'en face appuient sur la détente, quel guépier.

Les avions se sont délestés et partent rechercher des bombes, il faut donc, coûte que coûte, profiter de cette accalmie. Nous trainons notre camarade jusqu'au P.C. de la compagnie. Je sais maintenant que j'ai un devoir à accomplir et je ne fais plus attention au bombardement.

Arrivés au P.C. il nous faut attendre, les avions reviennent et cette fois-ci ils font du rase-mottes; nos nids de mitrailleuses ne sont pas à la noce, le capitaine nous retient, il ne veut pas nous sacrifier, il faut pour aller jusqu'au P.S. traverser une petite vallée sans aucun abri.

Un avion repère l'entrée du P.C., il pique et lâche une bombe. Allons-nous être ensevelis? Non. Un sifflement de sirène, une détonation effroyable, la cagna tremble, de la terre, des pierres... personne n'est blessé, la bombe est tombée tout près, nous l'avons échappé belle, ouf!

Enfin une accalmie, la première depuis ce matin quatre heures, il est environ trois heures de l'après-midi,

vite il faut transporter notre blessé, cinq cents mètres nous séparent du bois où est installé le P.S., nous les franchissons en marchant tant bien que mal, les obus tombent toujours mais les canons ennemis sont chauds et le feu est moins intense.

Nous marchons sans arrêt jusqu'à l'orée du bois. Arrivé là, je jette un coup d'œil : quelle désolation, tout est retourné, les tranchées les boyaux ne sont plus que des entonnoirs, le bois est haché, les beaux chênes sont déchiquetés, déracinés, enchevêtrés. Encore une centaine de mètres et nous arrivons au P.S., les blessés affluent de tous côtés et nos majors ont du travail. Notre camarade crie, il a mal, il faut le laisser là et repartir, d'autres blessés ont besoin de nous, nous retournons donc. Maintenant, peu m'importe, les obus ne me font plus rien, les avions sont partis, je respire.

A neuf heures nous nous replions. Le lieutenant de la 4^e arrive, il y a des morts, un lieutenant est enterré vivant, un groupe de mitrailleurs, des blessés, un camarade a la joue traversée par une balle, le pauvre ne peut plus parler. Il a soif, la fièvre commence son œuvre, je lui fais absorber un peu d'alcool de menthe; un autre souffre d'une forte commotion, il a la pâleur d'un mort, le cœur bat faiblement. Nous ne

pouvons suffire au transport des blessés et nous ne sommes plus que deux.

Le bombardement a repris. Enfin nous allons sortir de cet enfer. A la tombée de la nuit les obus ne sifflent plus, c'est presque le calme sur ce front désolé, mille fois retourné, mais il nous fallait sans doute encore une épreuve, un avertissement arrive : attention! les chars arrivent, quelqu'un a vu une fusée rouge dans le ciel et nous entendons au lointain des bruits de moteurs; résignés il nous faudra attendre notre sort. Notre capitaine a déjà une bouteille d'essence pour la lancer sous les chenilles du tank; nous avons l'ordre de rester dans l'abri, dix longues minutes se passent. Nous respirons car ce ne sont pas des tanks qui arrivent de la route de Forbach, c'est le GRD qui se replie! Nos mitrailleurs postés sur le « Haricot » ont même par erreur tiré sur eux.

Cette fois, nous partons, le front est calme, il est neuf heures. Je quitte mon matelas, je laisse mes livres et de menus objets qui pourraient par la suite trop me charger. Où allons-nous?

(A suivre).

Aventures et rencontres pendant la retraite allemande en Russie (1943)

Vers la fin de la troisième semaine de janvier, nous étions en fuite avec notre état-major. Nous avions provisoirement trouvé un abri dans les bunkers bien installés de l'aérodrome de réserve de Goumrak qui avaient été autrefois creusés sous terre par les Russes et, jusque récemment, avaient hébergé le commandement en chef de l'armée. Les avions soviétiques ne cessaient de tourner au-dessus du grouillement de véhicules et d'unités en retraite. Ils avaient là, en suffisance, des cibles payantes.

Le calme qui régnait dans les locaux souterrains à l'épreuve des bombes était réconfortant. Je profitai de l'occasion pour écrire ma lettre d'adieu aux miens.

Les dernières nouvelles de ma femme dataient de la fin décembre. Il y avait longtemps qu'il ne fallait plus compter sur le courrier d'Allemagne venu par avion. De nombreux camarades avaient déjà, par la pensée, rompu avec la vie. On exprimait de plus en plus souvent des intentions de suicide.

Pour beaucoup, l'heure pénible était déjà passée où ils avaient écrit leurs derniers messages d'affection avant de les remettre à une poste incertaine. D'autres avaient confié leurs objets de valeur et leur alliance à des blessés évacués vers l'Allemagne. Quant à moi, jusqu'à présent, je m'étais surtout préoccupé de préparer mes parents à la catastrophe, tout en les ménageant, par de rares allusions. Maintenant, je me sentais contraint d'envoyer chez moi un mot sincère d'adieu et de gratitude. J'avais du mal à écrire. Le dernier « au revoir » que ma femme m'avait dit résonnait encore à mon oreille avec ses sanglots et ses serments. C'était au cours d'une nuit de printemps au cours d'un appel téléphonique à Kiev, à des centaines de kilomètres de là, avant que l'immensité infinie de la plaine russe à l'est du Dniepr ne m'engloutisse. Maintenant, tout serait bientôt fini et, pour notre deuxième anniversaire de mariage, incertitude et deuil se seraient emparés, peut-être pour toujours, d'un cœur qui battait encore dans un espoir angoissé.

Tandis qu'à l'extérieur la mort rôdait et que les bombes explosaient, tout en écrivant, je fus saisi d'une étonnante certitude, incompréhensible et consolante. Elle me facilita la tâche et, à travers la tristesse de mes lignes, annonça avec une claire évidence qu'après une longue et sombre attente remplie d'épreuves, sonnerait enfin l'heure des retrouvailles et d'une vie heureuse.

Mais bientôt, le sentiment de ma totale solitude me domina et fit lourdement peser sur mon cœur la conscience d'être séparé des miens, de ne pouvoir les aider, de les laisser seuls à un moment où ils avaient peut-être le plus besoin de moi. Et mes adieux leur parviendraient-ils seulement?

Lorsque je cachetai ma lettre un profond désespoir s'empara de moi. C'était comme si j'avais soudain plongé mon regard dans un abîme de souffrance et de désespoir vers lequel titubait tout notre pauvre peuple. Comme si le destin de Stalingrad avait été le signe avant-coureur d'un immense malheur s'abattant sur toute l'Allemagne.

Durant notre fuite, nous devions encore une fois connaître un court moment d'apparente tranquillité. Ce fut dans un long ravin étroit du secteur de Goroditchtche. Là, nous fûmes accueillis dans la cité d'abris de rondins de l'état-major d'une division rhénane qui avait à plusieurs reprises combattu avec les unités de notre corps d'armée.

Le Russe était, jusqu'à présent, resté relativement tranquille dans le secteur nord-est du front. Une grande partie des divisions installées dans les anciennes positions défensives en avaient été retirées et avaient été jetées comme « pompiers » dans la zone de combat du nord-ouest et de l'ouest. Les choses allaient relativement bien pour les unités restées dans le nord-est. Elles étaient dans leurs vieux abris bien camouflés, chauffés et confortables. On y trouvait même des meubles et des objets ménagers que l'on y avait transportés en automne et qui provenaient des ruines de la ville. A une époque où la troupe était obligée de manger ses dernières réserves, la situation y était bien meilleure qu'ailleurs car on avait réussi à se couvrir en vivres. Il arrivait ainsi qu'en quelques endroits de l'encerclement de Stalingrad de rares unités fussent restées longtemps, presque sans être atteintes par les terribles événements. Ils approchaient maintenant comme une soudaine coulée de lave avec une inflexible cruauté.

La division rhénane dont nous étions les hôtes était jusqu'alors restée à l'écart de la misère et de la mort des unités de l'armée entraînée dans le désastre. Mais tout de même la faim n'y avait pas moins sévi qu'ailleurs et je fus effrayé lorsque je vis une ancienne relation, officier de réserve, procureur en Westphalie,

qui m'invita à partager son abri confortablement aménagé. Cet homme, grand et fort, était complètement effondré et son pessimisme ne me laissa aucun doute : il ne se faisait plus aucune illusion sur la menaçante proximité de la catastrophe finale. Bien sûr, ce jugement ne s'était pas encore manifesté partout, du moins dans la troupe qui devait défendre le front est le long de la Volga. Là régnaient encore des idées franchement optimistes sur notre situation et l'on s'abandonnait aux espoirs les plus audacieux. Même au sein de l'état-major, nos premiers rapports rencontrèrent çà et là une certaine incrédule. On les tenait pour exagérés. Cependant, l'atmosphère de la peur et de la déroute nous imprégnait encore. On ne pouvait lui échapper.

Lorsque avec notre colonne de véhicules nous avions pénétré dans le ravin du quartier général, il y eut d'abord une grande agitation. Il était à peine possible de camoufler les nombreuses voitures, et les mouvements intervenant soudain dans ce secteur ne pouvaient manquer d'attirer les aviateurs ennemis. Bientôt, les premières bombes explosèrent. Nos camarades comprirent aussitôt qu'avec nous et notre train, le malheur faisait son entrée et qu'ils seraient vite emportés dans le tourbillon général de la retraite et de la déroute. Depuis longtemps aussi, l'incertitude et l'angoisse s'étaient nichées dans ce ravin. Notre apparition et nos récits agitérent les esprits et eurent finalement un effet désastreux.

Le général de cette division avait été victime d'une dépression nerveuse. Son espoir d'être évacué par avion avec les malades et les blessés graves ne s'était pas réalisé. Il ne lui restait plus qu'à partager le sort de ses soldats jusqu'à la triste fin. Comme le commandement de la division avait été confié à un autre général, plus jeune, il n'avait plus rien à faire. L'inactivité à laquelle il était condamné dut faire de lui un véritable martyr de ses angoisses. Il m'apparut comme l'incarnation de l'agitation inquiète et de l'angoisse en uniforme de général. Il traînait dans le ravin de cantonnement en cantonnement pour s'entretenir de la situation et entendre des nouvelles. Il s'adressa même à moi, officier beaucoup plus jeune que lui, avec un regard las et timide. Il espérait visiblement apprendre de ma bouche, en raison de mes fonctions dans un échelon élevé du commandement, des renseignements sûrs, voire rassurants.

- Quand les Russes seront-ils ici ?
- Comment traiteront-ils nos soldats prisonniers ?
- Que vont-ils faire des officiers ?

Le général qui, peu de temps auparavant, en tant que commandant d'une division assumait la responsabilité de milliers d'hommes, n'était plus désormais qu'un homme qui tremblait pour sa peau. Ses questions n'exprimaient-elles pas la même peur qui nous agitaient tous plus ou moins secrètement ?

Dans l'abri du département Ic, il y eut encore deux soirées de réflexion. Notre groupe s'augmenta à cette occasion d'un pasteur évangélique, d'un moine catholique et d'un officier d'ordonnance du département de la division qui s'intéressait à la philosophie.

Après la première discussion sur notre situation au cours de laquelle ne manquèrent ni les réflexions amères ni les critiques ouvertes, la conversation s'orienta vers des questions fondamentales.

La catastrophe qui menaçait de nous engloutir se révéla pour nous, à de nombreux points de vue, comme l'aboutissement naturel de longs errements dont ne nous avaient pas écartés nos arrière-pensées intérieures. Les racines spirituelles de notre malheur surgirent à nos yeux, de même que la crise du véritable esprit militaire qui, à Stalingrad, malgré tout le dévouement et l'esprit de sacrifice de chaque soldat, se dégradait en un militarisme sans âme avec un accomplissement du devoir mal compris et une conception mécanique de l'homme. Car, quel grand dessein servaient ces vertus et pour la réalisation de quel but moral les avait-on employées? Nous nous rappelions l'intangible véritable hiérarchie des valeurs et le respect de la dignité de l'homme qui semblait depuis longtemps tombé en ruine.

Nous nous rendîmes réciproquement plus conscients que la catastrophe militaire imminente était aussi une catastrophe politique, le résultat de conceptions et d'actions outrepassées par lesquelles les fondements sains de notre vie spirituelle, culturelle et nationale avaient été depuis longtemps ébranlés.

Le pouvoir que nous servions comme citoyens et comme soldats avait-il plié le genou devant le droit ancré dans la loi morale? Ou bien un nouvel évangile de la force n'avait-il pas été prêché et réalisé qui, dans une distorsion fatale de toutes les valeurs, avait cessé de faire la différence entre le juste et l'injuste?

Nous nous souvenions des mots évocateurs par lesquels le poète Ernst Wiechert avait stigmatisé, avant la guerre, cette évolution vers la pente fatale. Il avait parlé de gloire de gladiateurs et d'éthique de boxeurs.

Une religion politique de la force, ennemie de l'esprit, avait déchaîné notre peuple dans un combat destructeur contre les forces créatrices universelles de la civilisation classique, de l'humanisme et du christianisme, l'avait de plus en plus écarté de la communauté de la pensée européenne et, partant, de ses devoirs envers les idées objectives de vérité, de bien et de justice. Mais c'étaient justement ces valeurs culturelles et ces forces créatrices qui avaient démonté et ennoblé toutes les dangereuses violences et les pulsions dynamiques qui sommeillaient dans le caractère germanique des Allemands.

Ces forces fatales avaient été libérées avec leur contenu de violence jusqu'à la démesure par le national-socialisme. N'avions-nous pas, depuis lors, tous suivi cette route vers l'égarement malgré nos croyances personnelles et notre volonté?

L'armée allemande ne représentait-elle pas l'instrument de la politique de force national-socialiste, n'avait-elle pas sa part dans le mépris des traités internationaux, des frontières et des espaces vitaux étrangers? Nous tous, qui portions l'uniforme, étions impliqués dans un tissu d'événements et de circonstances que nous n'avions certainement ni voulu ni espérés. Nous ne pouvions pas être convaincus que notre combat à Stalingrad était une noble et juste lutte pour les intérêts vitaux de l'Allemagne. Nous sentions douloureusement que les vertus militaires de bravoure, de dévouement, de fidélité et d'accomplissement du devoir étaient scandaleusement profanées. Cela rendait encore plus tragique la cruauté de l'événement dans lequel nous allions devoir payer pour ce que nous n'avions pas voulu.

**CHAMPAGNE
LECLERE**

(Fils de A. LECLERE ex-P. G. V B)

Manipulant

CHAUMUZY - 51170 FISMES

Livraison à domicile.

Demandez prix.

Les deux prêtres nous lurent des extraits de l'Écriture. Ils parlèrent de la justice divine qui donnait son véritable sens au sort prêt à s'abattre sur nous. Aurions-nous la force d'en accepter la signification et de le supporter avec humilité? A l'approche de la mort, les choses nous apparaissaient dans leur vraie lumière et à leur vraie place. La Bible nous parlait avec une insistance et une clarté que nous n'avions encore jamais ressenties ni comprises. Nous n'étions plus, dans cette réunion, seulement des compagnons d'un même destin au-dessus desquels planait la même fatalité. Nous formions aussi une petite communauté, réunie par le besoin d'une vraie consolation et d'un soutien sincère. L'angoisse et la détresse, aux limites de notre existence, nous avaient offert une expérience religieuse dont le pouvoir robotique nous unissait.

Toutes une série de livres avaient été jusqu'alors mes fidèles compagnons à travers la guerre. Ils recelaient une grande part de la sagesse du monde. J'avais souvent trouvé, au milieu de l'écrasante et abrutissante réalité du quotidien, dans de silencieux dialogues avec quelques-uns des plus nobles écrivains et penseurs de l'humanité, force, consolation et liberté intérieure.

Parmi mes livres préférés de la petite bibliothèque que j'avais emportée sur le front de l'Est, il y avait une édition des Pensées de Marc Aurèle. Ce joli petit volume à reliure de cuir datait de 1675, donc du siècle de Louis XIV. C'était une traduction française du sage stoïcien, empereur romain, dédiée dans une préface pleine d'élan à la reine Christine de Suède. Il portait l'ex-libris d'un général français de la Révolution et de l'Empire. Combien de destins divers avait dû connaître ce petit livre au cours de neuf générations? A combien d'hommes, aujourd'hui oubliés, avait-il pu donner, dans les tempêtes et les misères de la vie, calme et fermeté? Moi aussi, j'y avais souvent puisé aide et consolation. Il avait puissamment contribué à compléter mon équipement de guerre en me munissant d'une cuirasse qui me protégeait de toutes sortes de trop nombreuses blessures et assurait mon équilibre intérieur.

Suite page 8.

Le feuilleton du "LIEN" (exclusivité)

« L'ENCHTIBE »

Roman inédit d'André BERSET.

CHAPITRE XII

RESUME DES EPISODES PRECEDENTS.

Les ordres, les contre ordres, le découragement, la mélancolie, les regrets, les corvées, les exercices, les courriers sentimentaux, l'habitude de penser en groupe, les virées tumultueuses... c'est l'amalgame de tout cela qui crée la vie militaire.

Nos jeunots n'échappent pas à l'atmosphère de ce monde en marge ; et, déjà, après quatre mois de cette existence, ils ne sont plus tout à fait les hommes qu'ils étaient en arrivant.

Le soir, lorsque nos deux gaillards arrivent à Soufflenheim, cela fait quarante heures qu'ils n'ont pas dormi. Ils sont fourbus mais heureux ; ils ont terminé l'année en beauté. Bob Macoupé, un copain plein de sollicitude, il y en a, comme ça, quelquefois, au régiment, leur a préparé leurs plumards. Ils s'affalent dessus, et s'endorment avant d'avoir fini de conter leurs péripiétés

— « On en a ras le bol ! P'têtre qu'on n'est pas doués, mais si vous ne nous apprenez rien, on ne risque pas de devenir des Napoléon ! »

Ah ! Bigre ! La rouscaille c'est pas prévu dans le règlement. Le sous-off est perplexe, vaut mieux aller trouver la compétence supérieure. Il emmène notre matamore au lieutenant. Pas belliqueux pour une radicule il est le deux ficelles. Pas un mot il jaspine sur l'incident. Au contraire, il s'efforce de lui expliquer sentencieusement ses problèmes de chef, mais le mouflage, ce n'est pas facile de lui boucler.

— « Et alors ! Vous voulez des soldats à votre botte ? Mais nous aussi nous voulons une armée intelligente, avec des chefs jeunes, évolués, modernes, conscients de leur charge, leurs devoirs, leurs responsabilités, instruits et courageux et non pas les grosses bedaines que vous nous infligez ! »

Le lieutenant coupe sec : — « C'est bon, j'en prends note ».

Quand il sort, Antoine trouve tous ses copains qui l'ont entendu du couloir. Roussel monte sur une chaise : — « Je demande un ban pour Blavier ! »

Amboire clame : — « Nous l'avons notre futur général ! »

Tandis que Laracine, toujours réaliste, lui glisse à l'oreille : — « Avec les potes que tu viens de te faire dans la gradaille, j'ai l'impression que tu n'as pas fini d'en chier ».

— « Ça y est ! Les voilà ! »
— « Vas-y, Margui ! »
— « Fonce, Régu ! Fonce... »

Ils ont organisé une course au trésor. C'est encore une idée de la bande Buttlering, Antoine, Varidan, Kirch et compagnie. Il faut se taper tous les escaliers. Les couloirs et le tour du casernement en caleçon, casque sur la tête, sabots aux pieds, une fourchette dans la bouche, une bande mollettère sur le front, dans la main droite un quart plein, dans la gauche, un bidon pour le remplir à nouveau s'il déborde. Enfin ! la veste bleue enfilée à l'envers. Tout le monde gueule. Ça fait un tintamarre du diable dans les bâtiments et, naturellement, ça attire le sergent Vaquart qui reçoit, dans les pattes, un Briqua essoufflé, plus le contenu du quart de flotte que ce dernier se garde bien de retenir.

— « Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? » qu'il braille, Vaquart, « Vous n'avez rien d'autre à foutre ? »

C'est à ce moment que Debriquer se pointe. Toujours cauteleux. Recta recta. Il est, maintenant, le mieux noté du peloton. La brosse à reluire de la compagnie. Il interroge fielleusement : — « Pardon, chef, n'avons-nous pas une revue d'armes cet après-midi ? »

Une revue d'armes ? Il est dingue ! Comme si c'était une question à poser à un sergent-chef. L'autre il ne loupe pas, vous pensez ! Ne serait-ce que pour calmer ces zigues. — « Oui. A seize heures trente précises. Et que tout soit en ordre. Je ne veux pas un poil de graisse, sinon... consignés ! »

Les regards se tournent vers Debriquer qui reste calme, maître de lui, absolument inconscient de son comportement. Margui grince : — « Je vais lui casser les reins ! »
Toujours temporisateur, Macoupé intervient : — « Foutez lui la paix ».
Ce n'est pas l'avis de Buttlering : — « Tu parles qu'on va lui foutre la paix à cette salope ! »

Il y a un conciliabule et... soudain... à six ils lui sautent dessus, l'agrippent aux bras, aux jambes et l'allongent, de force, sur la grande table en bois que Bailin a débarrassée. A l'aide de leurs ceinturons, il le ligotent en croix de Saint-André, pieds et mains fixés à chaque coin de la table, un masque à gaz sur la figure pour l'empêcher de crier et, sur le ventre, le manuel du parfait gradé d'infanterie ouvert à la page du mousqueton.

Une heure ils le laissent comme ça. Gobert va faire le rappel de tous les gars des chambres voisines ; tandis que Kirsh qui a des lettres, possédant sa licence, présente le coupable : — « Voilà, suborneur de gradailles, le châtimé qui attend les irréductibles fayots. Flétrissez la raclure. Glavietez vos résidus de poumons pourris sur cet immonde visqueux et... tirez-vous avant que je vous carre ma savate dans le train ! » Ça c'est le style de ce type désigné pour le peloton des officiers qu'il a refusé. Ça ne manque pas d'impact.

Alerte ! Alerte !
Tudou, il en est écarlaté d'essayer de tirer des notes de son instrument qu'un plaisantin a bourré de papier journal humide.

Pourtant, le Tudou, il y fait gaffe à son biniou. Avec il couche, par précaution ; même que Laracine lui dit souvent : — « Alors ! Quand est-ce que tu nous fais un petit clairon ? »

Pour compenser l'insuffisance du claironneur, le caporal Murat siffle à s'en faire remonter la quéquette dans le gosier, tandis que le caporal-chef Demille ouvre les portes de toutes les chambres en beuglant comme un putois parfumé à la violette : — « Descendez les paquetages ! Mettez-vous en tenue de sortie ! Prenez vos masques, musettes, bidons, havresacs, équipements ! Toutes vos affaires dans une couverture portant une étiquette avec votre nom, votre numéro matricule. Et que ça saute ! »

Comment qu'ils foncent, nos caïds ! Pif ! Paf ! Paf ! Patatras ! Disputes. Gesticulations. Pagaïe. Mélange. Ça cavale dans les couloirs. Ça martèle. Se cogne. Geint. S'insulte.

Antoine, assis sur son lit, avale paisiblement son casse-croûte. Cela fait 24 heures qu'il sent le vent. Il a tout préparé.

Tout le monde descend dans la cour du quartier et se place devant une pancarte indiquant la casemate qui lui est assignée. Des noms bizarres pour beaucoup : Runtzenheim. Koignsbruck. Kauffenheim. Heidenbucken. Leutenheim. Schirrhoffen.

Buttlering n'est pas d'accord, on ne l'a pas mis dans le même ouvrage que ses potes. Il s'accroche avec l'adjudant Ritter. Pour le punir de donner son avis, on l'envoie, avec d'autres mirontons, chercher des casques de guerre. Des cartouches. Des filtres de masques à gaz. Des paquets de pansements et tout ce qu'il faut pour faire un calanché présentable.

Les sous-offs tournent autour des groupes. Les yeux plissés. Inquisiteurs. Méfiants. On dirait des gabelous reniflant de la coco dans le pont arrière d'une Cadillac. Un

gendarme voulant se venger de sa femme qui le trompe en verbalisant un automobiliste. Ou un toubib qui voudrait justifier ses honoraires auprès d'un malade pétant de santé.

Et puis. Irrémédiablement. L'inévitable contre ordre arrive. — « Remontez dans vos chambres ! Changez vos tenues de sortie contre vos treillis d'exercice ! »

Les bidasses déballetent tout leur matériel. Réinstallent leur paquetage. Changent de vêtements.

Antoine ne fait rien. Il s'allonge sur son plumard, prend un bouquin et attend sous l'œil perplexe de ses compagnons.

A suivre.

AVENTURES ET RENCONTRES (suite)

Désormais, ce livre ainsi que quelques autres, avait perdu sa signification. La sagesse du monde avec sa consolation uniquement humaine et terrestre, échouait. Elle ne pénétrait pas jusqu'à l'ultime profondeur et elle ne pouvait pas résister à l'effroyable ébranlement et à l'abandon auxquels je me sentais livré.

Dans l'extrême détresse, alors que le sol vacillait sous nos pieds et que l'abîme du néant semblait s'ouvrir, menaçant, il n'y avait plus qu'un seul soutien véritable : la force consolante de la foi chrétienne.

Conscients de la situation sans issue où nous étions et dans le sentiment d'abandon qui nous serrait le cœur et, pourtant, connaissant notre dernier refuge, nous tentâmes de nous plonger dans les méditations de notre petit groupe de Gorodichtche. C'était une consolation et un grand secours pour les durs moments qui nous attendaient encore. Peut-être pourrions-nous donner un peu de cette consolation et de ce soutien à d'autres de nos camarades qui titubaient sans réaction devant l'abîme ouvert.

Tant parmi les troupes combattantes que dans les états-majors, désespérés devant l'effondrement de tout un monde de conceptions et par l'absurdité de la catastrophe, de nombreux soldats avaient déjà saisi leur pistolet et mis fin à leurs jours.

Il n'y avait plus de retour en arrière ni d'issue possibles. D'autres cachaient leur angoisse et leur vide intérieur derrière une attitude obstinément militaire ou même par une mentalité voulue de mercenaires. Puisqu'ils étaient condamnés à « passer l'arme à gauche », ils voulaient au moins vendre chèrement leur peau et « casser du Russe ».

Nous étions tous d'accord que, pour des raisons morales et religieuses, il n'était pas question de suicide. Si nous ne pouvions déjà plus, dans le petit domaine de nos responsabilités, opposer aucune action salvatrice à l'anéantissement ordonné par nos chefs, nous voulions au moins tenter, jusqu'au bout, de rester des hommes sous la tunique du soldat. Nous voulions lutter contre le désespoir et nous efforcer de prendre sur nous et de supporter avec une silencieuse dignité l'extrême détresse où nous avons été conduits.

Nous voulions aussi agir sur nos compagnons de misère et les empêcher, dans un dernier découragement, de refuser la vie.

Il ne nous restait plus, pauvres hommes faibles que nous étions, impliqués dans l'erreur et la culpabilité, qu'à boire le calice jusqu'à la lie (...)

(Extrait de l'ouvrage de Joachim WIEDER « Stalingrad ou la Responsabilité du Soldat », Editions Albin Michel, 1983).

— Reproduction autorisée pour Le Lien des stalags VB - XA, B, C.

RASSEMBLEMENT U.N.A.C. 1990

Dans le cadre du 45^e Anniversaire de notre retour de captivité :

— Celui prévu pour le 4 octobre 1990 à Nice aura lieu le 27 septembre.

— Celui du Sud-Ouest se tiendra le 20 septembre 1990 à Mont de Marsan (Landes).

Nous vous rappelons :

— 2-3 mai : Lyon, Congrès du Groupement des Amicales de Camps de la Région Lyonnaise.

— 17 mai : Mortrée (Orme), Journée amicaliste, organisée par le délégué U.N.A.C. René TASSERY, Président National de l'Amicale des XVII.

— 24 mai : Marseille — par André MORINO, délégué U.N.A.C. — Journée amicaliste des Bouches-du-Rhône et départements limitrophes.

— 7 juin : Joussefin (Morbihan), important rassemblement amicaliste breton.

— 11 septembre : Sion (Mthe-et-Moselle), rassemblement amicaliste des départements de l'Est.

• Enfin le Rassemblement-Pèlerinage organisé par l'A.N.R.P.A.P.G. à Lourdes du 14 au 19 juin.

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 462

HORIZONTALEMENT

- I. - Grand'Mère. — II. - Réparates. — III. - Apota. - Ric. — IV. - Nos. — Giono. — V. - Dut. — VI. - Psaume. - T.T. — VII. - Essouchée. — VIII. - Rei. - O.O. - Nu. — IX. - Ereinteur.

VERTICALEMENT

- 1. - Grand-Père. — 2. - Repousser. — 3. - Apostasia. — 4. - Nat. — Uo. — 5. - Drag. — Muon. — 6. - Ma. — Ecot. — 7. - Etron. — 8. - Rein. — Tenu. — 9. - Escorteur.

N° de commission paritaire : 786 D 73
Dépôt légal 2^e trimestre 1990
Cotisation annuelle : 75 F donnant droit à l'abonnement annuel au journal.
Le Gérant : J. LANGEVIN
IMPRIMERIE J. ROMAIN - 79110 CHEF-BOUTONNE

MILLE NEUF CENT TRENTE NEUF

Les permissionnaires reviennent

Ceux qui sont restés au corps les attendent avec impatience. Ils veulent savoir ce qu'ils ont vu. Ce qu'on leur a dit. Ce qu'il y a de nouveau dans la vie française.

Chose bizarre, à part ceux qui ont laissé une fiancée, presque tous ont l'air satisfaits de revenir au camp.

Il semble qu'ils n'aient pas trouvé, auprès de leur famille, leurs relations, l'accueil qu'ils espéraient. Certains sont même franchement vexés. On leur a dit : — « Tiens ! Te voilà « déjà » de retour ? »

Ou bien : — « Ah ! Ben, vous avez la bonne vie là-bas ! »

Ou encore : — « C'est bien le meilleur temps que vous passez ».

Nos trouffions n'ont pas apprécié. Toujours digne, Laracine ponctuait, grand seigneur : — « Mon cher, ce sont des connards, j'espère, du moins, que vous avez baisés leurs femmes ? »

Celui-là, il faut toujours qu'il joue son personnage cynique.

Pourtant, les civils ça sert à envoyer un tas de trucs que les soldats de la Ligne Maginot, qui ont la cote, leur réclament par le truchement des petites annonces ou d'émissions radiophoniques animées par le chansonnier Pierre Dac. Le plus souvent ce sont des photos dédicacées, de stars, que l'on retrouve sur le couvercle de la boîte à paquetage. Ça ne tire pas à conséquence et tout serait parfait mais... voilà que Tudou se distingue. Cet amphibie, il a réclamé... un clairon ! Et, le pire, c'est qu'il le reçoit. Un tout cabossé, terne, mais qui fait du pétard comme vingt-cinq. Déjà qu'ils s'étaient glaudés l'autre dingue avec son tambour, voilà que ça remet ça ! Un clairon, maintenant ! Dans une caserne où, justement, ils n'en n'avaient plus depuis le départ du dernier à Hagueneau. Tous qu'ils étaient peinaras. Un simple sifflet suffisant pour tous les appels.

Faut voir la trombine concupiscente des gradés en extase devant l'objet. Par la voie hiérarchique, ça parvient aux escouades du pitaine. Un clairon ! Son rêve... Comment qu'il te convoque le Tudou pour le bombarder, vite fait, claironneur officiel de la compagnie avec, entre autres missions, celle de sonner le réveil. Non mais ! C'est pas vrai un emmanché pareil !

Tous les matins, le Tudou, en bannière, dans les couloirs pour que ça résonne mieux, embouche son instrument : « Ta ! Ta ! ta ra ta ta ! Ta ! Ta ra ta ta. Ta ! Ta ! Ta ra ta ta ta ta ! » Chaque fois, il y a un gnard qui lui soulève la limouze, tandis qu'une gamelle d'eau glacée lui arrive dans le cul. Ça se termine en borborygmes chuintants et rires étouffés.

Mais il continue c't'abruti ! Du coup, il y en a qui louchent méchamment vers la lance à incendie ; d'ici qu'ils l'utilisent pour un clystère, il n'y a pas des kilomètres.

Malheureusement, dans la grille, il n'y a pas que l'épique. La soldatesque gaudriole. La marrade épisodique. Il y a aussi le turf. Le sérieux. L'apprentissage du crounissage breveté. Et ceci plus particulièrement quand on est élève cabot.

Cette situation permet de couper aux gardes et aux corvailles ; mais, en contre partie, exige une certaine assiduité aux théories, manœuvres, études de l'armement et du reste.

On ne les ménage pas les gnafrons. Faut qu'ils apprennent vite et bien. Les chefs se relaient rapides pour la formation accélérée. Démonstrations, interrogations, examens se succèdent sans arrêt. Les gosses remplissent de pleins cahiers de schémas, croquis, plans, devoirs, problèmes de balistique entre deux marches et des exercices pratiques dans telle ou telle casemate.

Tout y passe : le mousqueton, les grenades, le fusil-mitrailleur, les canons de trente-sept et de quarante-sept, le mortier de cinquante, les gaz, l'orientation, l'arbre en boule ou en pinceau, la topographie, la mitrailleuse Reibel, la ventilation des ouvrages, les transmissions, le combat, le moteur Diesel... Plein la cafetière on leur en enfourne.

— « Qu'appelle-t-on un angle de marche ? Un gisement ? Que représentent-ils ? »

l'interpellé à nonne : — « Un angle de marche est produit par le Nord magnétique et la direction donnée ; tandis que le gisement est l'angle formé par le Nord Lambert et la direction donnée ».

Vous avez pigé ? Bon, eh ! bien, ce n'est pas plus difficile que ça. Apparemment, du moins ; parce qu'il y a des types qui ne parviennent pas à s'en farcir la pastèque. On peut même dire qu'ils ne se forcent pas épais pour qu'il en soit autrement. Pas un rognon, pas le tiers d'une virgule qu'ils se rentrent dans la tronche. Ils n'ont pas le don. Les serrepattes, ces coyottes, bien sûr, ça les énerve. Eux, ça fait peut-être quinze piges qu'ils radotent la même chose ; mais ils n'admettent pas les gus qui n'enregistrent pas au quart de manivelle. Alors ! Pour simplifier, on pratique la discrimination en divisant les jeunots en deux groupes : un qui comprend les forcenés de la cogiteuse bagarreuse, les petits préférés à caillasse perméable, les champions de la cucuterie, ceusses qui ont le morlingue facile à la cantoché et dont on a déjà décidé qu'ils feront les futurs chefs. L'autre où l'on retrouve les pestiférés, les gombertants pénible ; plus quelques malins qui ont entravé une fois pour toutes que n'importe quelle planque est bonne à prendre, que la grande muette c'est trop bavasse pour cézingués et que la marrade, dans l'existence, il n'y a que cela qui compte.

Naturalish, Antoine fait partie de ce troupeau de décatés. Des débris de la sociologie trouffionne. Ça fait dix fois qu'un crabe apathique leur explique le démontage du fusil mitrailleur ; tous, maintenant, ils pourraient le faire, les yeux bandés, dans l'âme d'un ministre. Mais ça fait rien, l'autre il recommence une onzième fois. Alors Antoine va aux renauds. — « Dis donc, mon pote, on commence à en avoir marre, tourne la page ! »

L'autre, interloqué, ne dit rien, il sort rapidement et va chercher le sergent dont le burlesque est au bout du couloir, ce dernier radine, Antoine réitère :